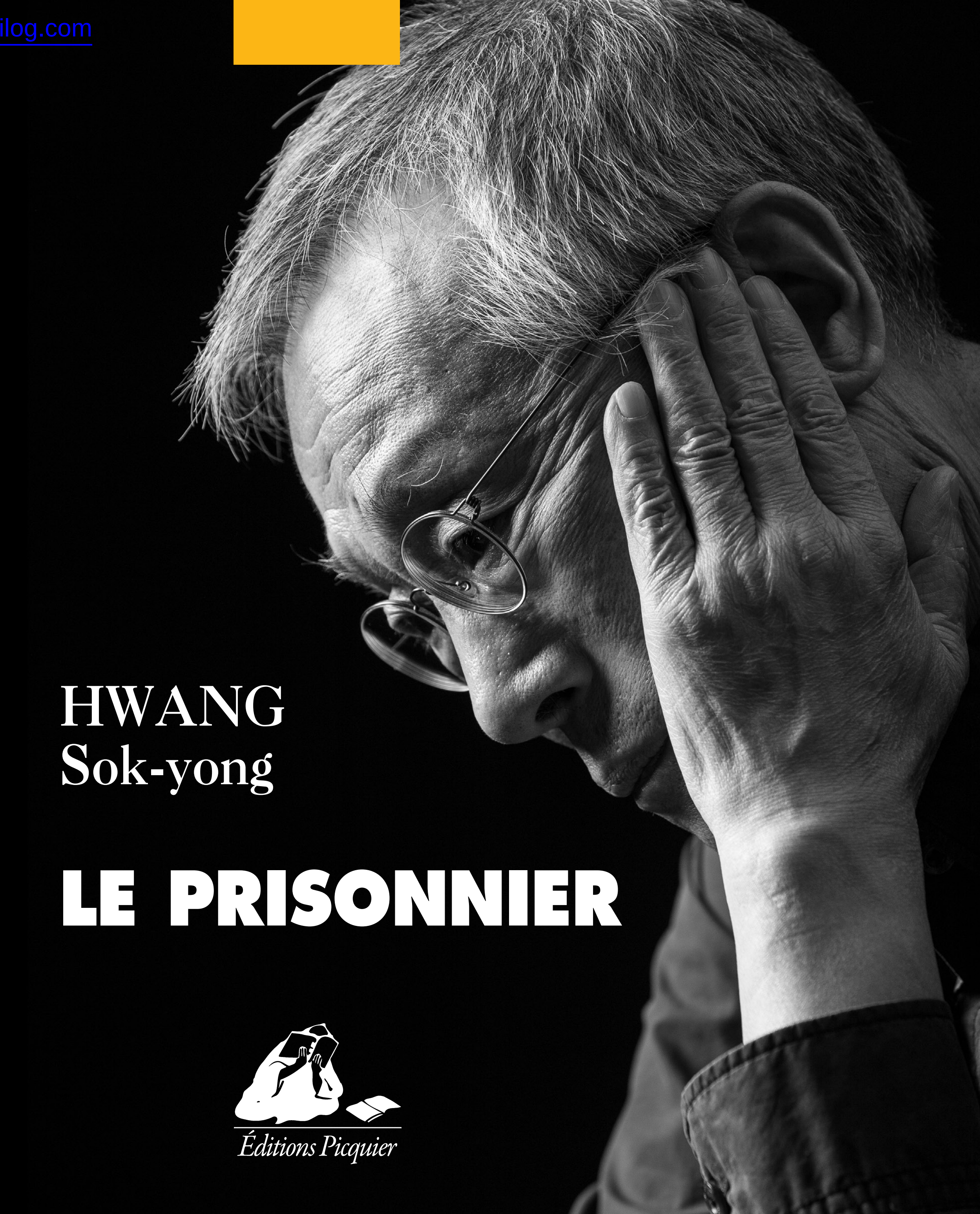

ilog.com
HWANG
Sok-yong
LE PRISONNIER
Éditions Picquier

HWANG Sok-yong

Le Prisonnier

Traduit du coréen par
Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

OUVRAGE TRADUIT ET PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN DE
L'INSTITUT CORÉEN DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE (LTI KOREA, SÉOUL)



DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PICQUIER

Princesse Bari

Toutes les choses de notre vie

La Route de Sampo

Au soleil couchant

Choi Mikyung est professeur à l'Ecole supérieure de traduction et d'interprétation (GSTI) de l'université féminine Ewha, Séoul.

Titre original : *Suin*

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.com

En couverture : © Kwon Hyouk-jae

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-1518-7

Note sur la romanisation des noms propres.

Nous avons, comme il se doit, adopté le système de « romanisation révisée » promulgué par les autorités de Corée du Sud en 2000. Ce système altère la graphie d'un grand nombre de noms propres connus jusque-là sous d'autres formes : Pusan devient Busan, Kwangju devient Gwangju, Park, Bak, etc. Nous n'avons pu toutefois nous résoudre à une application systématique de ce code de transcription tant sont nombreuses les personnes dont les noms sont figés dans une graphie plus ancienne, relevant du vieux McCune-Reischauer et plus souvent encore, d'un choix personnel. On a donc maintenu un certain nombre de noms dans leur transcription traditionnelle, non conforme au système de romanisation officiel, notamment pour les personnes les plus connues. Nous avons laissé les noms de Corée du Nord dans la transcription qui prévaut à Pyongyang, sans lier, comme au Sud, les deux prénoms par un trait d'union.

PROLOGUE

Au terme de ma détention provisoire[1], on m'a offert un déjeuner au sous-sol du bâtiment où j'avais été interrogé. La soupe au bœuf servie sur un plateau ne venait certainement pas de la cantine, ils avaient dû la commander à l'extérieur. Tandis qu'il regroupait les pièces à conviction dans différentes chemises en attendant que je termine ma soupe, le responsable de l'enquête s'est adressé à moi :

— Quand vous aurez été transféré, nous on va enfin pouvoir rentrer à l'heure. En tout cas, on en a tous bien bavé, pas vrai ?

Un autre enquêteur a ajouté :

— A votre avis, vous encourez une peine de combien de temps ?

J'ai répondu sans réfléchir, comme si cela concernait un autre que moi :

— Je ne sais pas, trois ans peut-être ?

Le responsable a ouvert tout grand les yeux :

— Monsieur Hwang, vous plaisantez ?

— En tant que second couteau, dis-je en plaisantant, je devrais écoper moins que Moon.

Je faisais référence au pasteur Moon Ik-hwan[2] que j'avais accompagné au Nord. Bénéficiant d'une grâce, il avait écopé de trois ans et demi.

— Vous avez rencontré plusieurs fois Kim Il Sung au Nord. Cela vaut bien sept ou huit ans, pour le moins !

J'ai répondu, toujours comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre :

— Ah, ça va faire un sacré calvaire !…

— Pour un écrivain, tout cela est matière à création littéraire, n'est-ce pas ?

L'autre a renchéri :

— Sûr que, dès que vous serez sorti, vous en ferez un roman…

— Grand merci ! Vous me donnez, comme on dit, le mal et le remède…

Je plaisantais avec eux, faisant comme si je n'étais pas affecté. C'est que – je l'avais compris pendant l'enquête – il ne fallait pas que je me laisse toucher par leurs agressions verbales et autres, il fallait que je garde mon calme, que je reste serein. Les trois derniers jours passés avec eux m'avaient donné l'impression d'être devenu un de leurs collègues de bureau tant une sorte de familiarité s'était installée entre nous. C'est ainsi que prenait fin l'enquête préliminaire engagée par la Sûreté – le premier cercle de l'enfer. On allait m'envoyer chez le procureur de la République, le deuxième cercle.

Mais je n'avais pas été torturé. D'ailleurs, jusque-là je n'avais jamais été maltraité physiquement. Dans les années 1970, pendant la dictature de Park Chung-hee, j'avais été interpellé par la police à plus d'une reprise, j'avais fait plusieurs séjours en prison de courte durée, mais sans jamais recevoir la moindre gifle. Pas davantage lorsque, après la mort du dictateur, j'avais eu maille à partir avec l'armée pour avoir transgressé les interdits de l'état de siège. Ai-je eu de la chance ? Ou mes agissements ont-ils été trop mesurés pour me valoir la torture ? Mes confrères écrivains prenaient un malin plaisir à me dire qu'un jour viendrait où l'on me ferait payer tout cela. Quand j'y pense à présent, je me dis que j'ai certainement eu beaucoup de chance, mais surtout que c'est à ma popularité que je dois de m'en être si bien tiré. Ayant commencé à publier tout jeune, je m'étais acquis un lectorat nombreux. Si j'ai échappé à la torture, je le dois très largement à mes lecteurs, à ceux qui ont lu *Jang Gilsan*[3], ce roman que j'ai donné en feuilleton pendant dix ans.

A l'aéroport[4], on m'avait bandé les yeux puis acheminé au sous-sol de la Sûreté. Une dizaine d'inspecteurs m'ont acculé dans un angle de la pièce en m'assaillant de questions. L'un d'eux, au regard d'aigle, se montrait particulièrement agressif, lançait des invectives, brandissait le poing. Je m'attendais à ce genre de traitement. J'ai ôté mon anorak, évitant ses coups en rejetant la tête en arrière.

— J'aimerais mieux qu'on règle l'affaire conformément à nos lois. Mais si tu tiens à me torturer, ne te gêne pas, je suis prêt.

Les autres inspecteurs, qui lui donnaient du « Chef », l'ont calmé. Il a fini par se retirer, non sans m'avoir jeté, avec des mots rageurs, de sinistres menaces :

— Sale con ! Tu crois donc que les temps ont changé ? Tu oses ? Tu crois qu'on va te laisser partir après avoir juste trifouillé dans ton dossier ? Putain de coco ! Tu te goures, tu vas te faire désosser, prépare-toi !

Hong Seong-dam, un peintre de mes amis, avait fait de la prison pour avoir envoyé au Nord, lors du Festival de la jeunesse et des étudiants, une banderole de sa fabrication. Il avait été méchamment torturé. Une fois sorti de prison, il avait de mémoire dessiné et publié dans un quotidien le visage de son bourreau. C'était le visage de cet homme.

Dès que l'enquêteur haussait le ton, les autres s'efforçaient de le calmer :

— Celui-là, vaut mieux ne pas le toucher, sinon ça risque de faire du bruit…

Peu après mon arrivée dans les locaux de la Sûreté, on m'a ordonné de me déshabiller. J'ai hésité un moment avant d'enlever ma veste et ma chemise.

— Tu veux que je t'aide ?… A poil !

Le ton utilisé ne laissait rien présager de bon. J'étais tendu. J'ai enlevé mon pantalon et attendu en slip, hésitant. Un autre inspecteur a ramassé mes vêtements et accroché un uniforme au dossier d'une chaise. L'inspecteur qui s'occupait de mon cas a porté sur moi un regard scrutateur. Je restais planté les reins bien droits, les lèvres résolument closes.

— Vos vêtements, on va les mettre de côté. Enfilez-ça.

J'ai revêtu l'uniforme, je nageais dedans.

Ce premier jour, après une séance de questions, on m'a conduit par des couloirs jusqu'à une pièce où on m'a photographié avec un carton sur lequel figurait mon matricule. Retour à la salle d'interrogatoire. Un médecin est venu me faire un rapide bilan de santé. On m'a fait apposer mes empreintes digitales sur plusieurs documents attestant

que j'approuvais les mesures qui m'étaient appliquées et que j'endossais toute responsabilité. Au cours des interrogatoires, injures et humiliations étaient monnaie courante. Le plus difficile à supporter, c'était l'absence de sommeil. Plusieurs dizaines d'inquisiteurs se relayaient les uns après les autres pour m'interroger. Les premiers jours, voir sans cesse de nouvelles têtes me perturbait. L'enquête repartait de zéro chaque fois qu'arrivait un nouvel inspecteur. Dans cette salle, il y avait une table et quatre chaises, un lit de camp et un coin toilettes. Les murs et le plafond étaient recouverts de contreplaqué perforé. Avec le temps, j'ai compris qu'on faisait intentionnellement traîner l'enquête. Chaque fois qu'on relevait une contradiction dans mes réponses, le chef ou le directeur déboulait pour m'assaillir de nouvelles questions. Une ampoule pendait du plafond. Pas de fenêtre, juste une bouche d'aération : je ne savais pas si c'était le jour ou la nuit. Point d'horloge non plus : je tentais de compter les heures, j'essayais de deviner l'heure qu'il était en fonction du degré de fatigue que je lisais sur le visage des enquêteurs. Quand je somnolais aux toilettes, un policier venait m'extirper du local pour me faire reprendre ma place sur la chaise qui m'était destinée.

Un jour, un de mes gardes-chiourmes m'a pris par les épaules : « Ah ! il est donc si précieux, celui-là ! Il faut le traiter délicatement, sinon c'est la catastrophe ! » Il me tenait comme on tient une tablette funéraire. Puis, prenant un air redoutable, il a brandi son poing sous mon nez, l'air de dire que ça le démangeait de se laisser aller. Une autre fois, ce devait être au milieu de la nuit puisque tout le monde sauf l'enquêteur principal s'était retiré, quelqu'un est entré d'un pas nonchalant. Sans doute le type chargé de la permanence de nuit. Il avait l'air plus âgé que les autres policiers. Il sentait l'alcool à plein nez. Il a grommelé :

— Perdre son temps à s'occuper de « ça » ! Dans le temps, y a belle lurette qu'on aurait demandé aux jeunes de lui régler son compte.

L'enquêteur principal lui a répondu, vaguement gêné :

— Qu'est-ce que vous venez faire par ici ? Allez donc vous reposer.

— Des merdes comme lui, on les attache à des blocs de béton et on les balance dans la mer de l'Est. La suite, y a que les algues qui la connaissent.

Il a quitté la salle en titubant. Ces propos m'ont paru plus insupportables qu'une agression physique. L'enquêteur a murmuré :

— Ces vieux, ils nous les cassent. Lui, il ne lui reste que quelques mois avant la retraite.

Ce que venait de dire l'ivrogne était certainement vrai. Je me suis aussitôt souvenu de ce bateau express où Kim Dae-jung avait été embarqué dans le but de le jeter à la mer au niveau du détroit qui sépare la Corée du Japon[5]. Combien de vies ont-elles été supprimées de cette façon aux frontières de la guerre froide ?

Avant de me rendre à Pyongyang, je m'étais donné pour règle de révéler tout ce qui j'y ferais. J'étais convaincu que c'était la condition pour qu'on ne contestât pas la légitimité de mes actes et qu'on ne travestît pas mes paroles. Je n'ignorais pas que, dès mon retour, je serais arrêté et que je ferais l'objet d'une enquête poussée. J'avais, après avoir quitté Pyongyang, participé à des événements ouverts au public et j'avais eu des entretiens privés dont j'avais rendu compte dans des articles. Aussi les enquêteurs disposaient-ils d'un bon nombre de pièces dans leurs dossiers. L'enquête avait démarré par la vérification des faits. Le plus éprouvant a été, dans un premier temps, de consigner par écrit, à la demande des enquêteurs, un compte rendu exact de tout ce que j'avais fait. Ils ont exigé que je réécrive mille fois ma déposition. Il m'est arrivé d'omettre un fait, de m'égarer, de me contredire, d'ajouter des faits nouveaux. Labeur d'autant plus cruel que j'étais sûr et certain que ce que je couchais sur le papier était la stricte vérité. On me faisait répéter à plusieurs reprises la même description d'un même fait. Ma mémoire est, en général, inébranlable, mais les inspecteurs sectionnaient mon témoignage en infimes segments, ils multipliaient les questions, revenaient sur des détails, les reprenaient un peu plus tard. Quand ils pensèrent avoir épuisé la mémoire du suspect que j'étais, commença le « pressurage ». Plusieurs enquêteurs se relayaient pour poser les mêmes questions sur la partie dont ils avaient la charge. L'enquête tournait au délire. Je croyais que, puisque j'avais tout révélé, on me laisserait tranquille. Ce que je n'avais pas prévu, c'était qu'ils falsifieraient mes déclarations. Je ne saurais dire si la stratégie que j'avais mise en œuvre pour ma

défense était la meilleure. Et pouvait-il y avoir une stratégie meilleure que les autres ? Car ils avaient la maîtrise, eux, de la conduite d'un scénario qui ne devait aller que dans un sens, et moi j'en étais réduit au statut de marionnette manipulée.

C'est une erreur de considérer des faits connus de tous comme étant le reflet de la réalité. Car ces faits peuvent avoir été travestis pour servir d'indices accusateurs. Je n'étais, en fin de compte, qu'un homme de lettres ignorant beaucoup de choses. L'enquête était un processus de moulage dont le moule était la loi de sûreté nationale. Ils m'avaient attendu en aiguisant leurs couteaux pour me cuisiner dès que je rentrerais au terme de ces quatre années d'exil pendant lesquelles j'avais circulé par monts et par vaux. Leur frustration était telle qu'ils étaient prêts à me dépecer. Il me fallait être bien naïf pour croire que je m'étais comporté dignement pendant l'enquête, avec le sentiment de les avoir dominés. Ce n'est que plus tard que je me suis rendu compte à quel point j'avais été docile : un petit caniche qui donnait la patte à tous ceux qui la demandaient.

D'emblée, je dois affirmer que je ne suis certainement pas un fervent défenseur de l'idéologie du Nord. Je suis simplement quelqu'un qui caresse le rêve d'une réunification pacifique. C'est également le cas des représentants des ONG qui ont soutenu mon action, ainsi que du pasteur Moon Ik-hwan et du professeur Chung Kyung-mo qui m'ont accompagné au Nord. Nous partagions la conviction que si la Corée du Sud évoluait vers une société démocratique digne de ce nom, le Sud pouvait aussi faire évoluer le Nord, conviction qui est encore la mienne. Toutefois, aujourd'hui, la priorité est, selon moi, la construction de la paix, qui passe avant la réunification. Le discours sur la réunification, souvent détourné à des fins politiques, est trop idéologique, voire galvaudé.

La loi de sûreté nationale est une sorte d'instrument de supplice comparable au lit de Procuste. Elle a été promulguée de façon arbitraire par le parti au pouvoir au Sud en 1948, sur le modèle de la loi japonaise de maintien de l'ordre en vigueur pendant la période coloniale. Cette loi affirme que le Nord n'est pas un Etat mais une « organisation » hostile et malfaisante. Or, l'adhésion simultanée des deux Corée à l'ONU[6] ainsi que les rencontres au sommet des chefs d'Etat

des deux pays[7] auraient dû mettre un terme à ce présupposé. Cette loi n'a jamais été abolie, elle reste toujours en vigueur. Quiconque parle de façon un tant soit peu positive de cette « organisation » est poursuivi pour « crime d'apologie de l'ennemi ou de soutien à l'ennemi ». Autrement dit, pour vivre en sécurité au Sud, il faut en toutes circonstances accabler la Corée du Nord de tous les maux. Le simple fait de rencontrer un ressortissant de Corée du Nord est passible de l'accusation de « complot et entente avec l'ennemi » ; se rendre au Nord est un crime d'« infiltration en territoire ennemi ». On ne doit jamais rencontrer quiconque du Nord, même s'il s'agit de membres de sa famille ou d'amis dont on est séparé de longue date. Recevoir un petit cadeau, un modeste souvenir de Coréens du Nord vous rend passible de corruption, leur parler du Sud devient automatiquement une « divulgation de données confidentielles ». Quiconque échange des propos avec un Coréen du Nord, même s'il s'agit de faits largement diffusés par les médias, est puni par la loi de sûreté : la jurisprudence de la Cour suprême veut que « toute information, aussi banale soit-elle, dès lors qu'elle pourrait servir les intérêts de la Corée du Nord, doit rester confidentielle ». Autrement dit, le gouvernement a toute liberté pour qualifier tout et n'importe quoi de confidentiel. Dès lors que plusieurs personnes se réunissent, elles peuvent être soupçonnées de vouloir créer une organisation subversive, donc de préparer un complot, assertion à laquelle il est facile d'aboutir par l'accumulation des transgressions énumérées ci-dessus. Quand on m'a poussé, les yeux bandés, dans l'escalier qui descendait au sous-sol, j'ai compris que j'allais être une proie idéale de cette loi, cloué sur le lit de Procuste. Je serais visé par chacun de ses articles.

Après le déjeuner, le directeur, en me tendant des vêtements civils, m'a proposé de me changer, puis il m'a conduit à la salle d'audience au rez-de-chaussée. C'était une pièce d'une grande banalité avec un canapé et un bureau ; inondée de soleil, elle m'a fait une forte impression : je venais de passer une vingtaine de jours dans un obscur sous-sol. Aveuglé par tant de lumière, il m'a fallu un moment pour que mes yeux s'adaptent et redonnent aux choses leurs couleurs et leurs formes.

Le directeur m'a invité à m'asseoir. Lui dont la tenue était toujours impeccable portait ce jour-là une tenue plus décontractée : tee-shirt et blouson de golf. Il m'a offert un café bien chaud. Il m'a aussi proposé une cigarette. Quand la première gorgée de café m'a caressé la langue avant de se propager jusqu'au fond de mon être, quand la première bouffée de cigarette s'est diffusée dans tout mon corps, j'ai ressenti cruellement l'appel de la liberté. C'était le premier café, la première cigarette depuis vingt jours, depuis que j'avais quitté New York. Plus tard, quand j'entendrais les criminels multirécidivistes dont je partageais le sort en prison dire de quelque friandise : « C'est aussi bon qu'un voyage à Hong Kong », je comprendrais cette sensation de jouissance : ces quelques bouffées de fumée de cigarette m'avaient plongé dans un vertigineux état de langueur, j'étais désarmé, on aurait pu obtenir n'importe quoi de moi.

— Comme vous avez dû vous en apercevoir, ici, on vit de façon tout à fait humaine. Nous vous avons réservé un véritable traitement de gentleman. Vous n'avez jamais eu à subir de torture ni de violence au cours des interrogatoires, n'est-ce pas ?

Je trouvais touchante l'expression « on vit de façon tout à fait humaine », sans doute parce que j'étais soulagé. J'ai approuvé d'un franc signe de tête : je ne pouvais pas dire que j'avait été traité autrement que de façon tout à fait humaine.

— Non, je n'ai jamais eu à subir ces choses-là.

Je me suis dit qu'imposer des interrogatoires à longueur de jour et de nuit sans laisser dormir les inculpés ne relevait sans doute pas de la torture. Le directeur a enchaîné :

— Vous allez devoir faire face à d'autres sortes de difficultés. Mais bon, c'est vous qui avez transgressé la loi, vous deviez certainement savoir à quoi vous attendre. Nous aimons tous les deux notre pays, mais pas de la même façon, n'est-ce pas ? Il peut y avoir des divergences au cours du procès, mais si jamais vous revenez sur les déclarations que vous avez faites et signées…

Il s'est arrêté pour se retourner vers le responsable des interrogatoires, lequel a pris le relais :

— … Dans ce cas, il se peut que nous nous revoyions…

— J'espère bien que non, ces choses-là, c'était pendant la période du régime autoritaire. D'ailleurs, nous n'avons pas retenu contre vous tous les éléments en notre connaissance. Bon, l'Etat va prendre soin de vous pendant quelque temps et ensuite vous pourrez vous remettre au travail comme avant. C'est en tant que lecteur de vos livres que je vous retrouverai dans quelques années.

J'éprouvais quelque chose comme de la reconnaissance en quittant le directeur. J'ignorais que ce genre d'entretien faisait partie des usages habituels au moment de boucler une enquête. J'avais même l'impression, au moment où nous nous séparions après une prise de photo et un échange de poignées de main, que tout le ressentiment que j'avais accumulé s'était soudain dissipé.

Le responsable et un enquêteur m'ont conduit au tribunal à Seocho dans les quartiers sud de Séoul. Par le hublot du fourgon de la police, je voyais défiler les bois sur les pentes de Namsan. En cette saison, les arbres bourgeonnaient. Curieusement, lors de mes transferts, c'est surtout vers la nature, les nuages, les montagnes, les bois et les arbres qu'allaient mes regards. Les piétons n'étaient à mes yeux que des objets en mouvement, je ne parvenais pas à les percevoir comme des individus vêtus différemment les uns des autres. Par la suite, quand, en prison, mon esprit s'évaderait vers le monde extérieur, ce sont des paysages que je verrais, des paysages dont j'étais absent. Je serais désormais absent de tout ce qui se passerait dans ce monde-là. J'allais être semblable à un mort.

Le magistrat qui hérita de mon dossier était un jeune procureur ambitieux, dans la trentaine. Il me faisait penser à un officier, nouvellement promu, que j'avais connu à la fin de mon service militaire. Conscient de son manque d'expérience, tendu, affichant des airs autoritaires, il m'a harcelé tout un mois en reprenant les données collectées à mon sujet par la Sûreté. J'avais livré tout ce que je savais, je n'avais aucune envie de revenir là-dessus. Comme je faisais de mon mieux pour ne pas me le mettre à dos, il voulait en finir le plus vite possible, il se démenait, restait à travailler tard le soir, craignant de me voir changer d'attitude.

Quand on me transférait chez le procureur depuis la maison d'arrêt, on m'enfermait dans un minuscule local pas plus grand qu'une cage

à poule où avait été placé un petit récipient en guise d'urinoir. Les mictions accumulées là depuis plusieurs jours saturaient le local d'une odeur nauséabonde. L'espace était si exigu que j'étais contraint de rester debout, le front collé contre la grille pour pouvoir respirer. Le procureur faisait sans doute exprès de me laisser poireauter dans ce cercueil. Pour me jouer un mauvais tour ? Me punir ? Mais ce jeunot d'à peine trente ans poussait ma patience dans ses derniers retranchements quand il prenait la liberté de me tutoyer[8]. Je ne pouvais qu'endurer ses longues remontrances, m'étonnant moi-même de faire preuve d'autant de constance. Son niveau de connaissances générales accusait des lacunes évidentes. Elles se limitaient certainement aux codes juridiques qu'il avait lus pour préparer le concours d'accès à la magistrature.

Sa famille semblait être celle des déracinés, comme la mienne, qui avaient fui le Nord pour s'installer au Sud pendant la guerre.

— Moi, je pense que toutes ces histoires de familles séparées, c'est de la sensiblerie. Que la filiation soit directe ou qu'on ait affaire à une relation de cousinage, qu'est-ce que ça peut faire, ils sont devenus communistes, point final. A quoi ça rime de vouloir les revoir, qu'est-ce qu'on peut bien avoir à se raconter, hein ? Tu crois donc que pour eux, les sentiments, ça compte ? Mon père, lui, il n'a aucune envie de retourner là-bas. Il ne souhaite revoir personne.

Chez moi, on parlait beaucoup de ceux qui étaient restés là-bas quand on préparait les *mandu* pour le nouvel an. Mais ce procureur avait pour père un homme qui avait définitivement tourné le dos à son pays natal.

— On se goure complètement, disait-il, on a beau faire, on se fait toujours avoir par les communistes. Tu t'es agité pour rien, c'est pas malin. La réunification ? Tu crois que les Etats-Unis la veulent, la réunification ? Ceux qui chantent *Notre vœu le plus ardent, c'est la réunification*, ce sont des gamins. C'est du pur sentimentalisme.

Il s'était sciemment armé de cynisme et d'orgueil pour mieux masquer ses complexes. S'il n'avait pas été d'une famille originaire du Nord et s'il avait disposé de bons pistons au Sud, il n'aurait pas été affecté à la section de la Sûreté au Parquet, service contraignant et peu glorieux pour quelqu'un qui a passé un concours aussi difficile

que celui de la magistrature. Il devait pressentir que la relation intercoréenne s'améliorerait, ce qui créait un sentiment d'insécurité chez lui : un poste comme le sien perdrait beaucoup de son attrait. De temps à autre, il proclamait en prenant de grands airs que, s'il demandait sa mutation en province, il y serait accueilli comme un roi, ou bien qu'il pourrait renoncer à son statut de haut fonctionnaire pour ouvrir un cabinet d'avocat et gagner une fortune. Vingt ans plus tard, j'ai eu par hasard de ses nouvelles sur Internet : il avait tout simplement suivi le parcours tracé d'avance pour ce genre d'individu. Le sexagénaire rondouillard qu'il était devenu continuait, au nom du maintien de l'ordre, d'importuner les ONG progressistes et les hommes politiques de l'opposition et de les accuser d'être des communistes, sans avoir jamais compris qu'il n'était qu'un instrument du régime.

On m'a conduit à la maison d'arrêt d'Euwang à une heure où les bureaux des fonctionnaires étaient fermés. J'ai dû échanger mes vêtements civils, laissés en dépôt, contre l'uniforme bleu des prisonniers et des chaussures en caoutchouc. On m'a donné pour matricule le numéro 83, ma nouvelle identité qui éclipsait le nom de Hwang Sok-yong. Les amis et connaissances qui plus tard me rendraient visite demanderaient tout bas ce numéro, qu'ils trouvaient curieux pour quelqu'un qui avait franchi le 38e parallèle.

La maison d'arrêt se trouvait sur un vaste terrain plat, ceint d'un double mur de béton blanc. Le bâtiment principal faisait penser à un terminal d'aéroport : un long couloir le traversait d'un bout à l'autre, bordé de chaque côté de galeries sur trois étages sur lesquelles donnaient les cellules. A la fin de la journée, quand les salles et le couloir s'étaient vidés, on entendait tout bas les vociférations des détenus dans leur cellule.

Chaque cellule hébergeait une dizaine de détenus, mais moi, prisonnier politique, on m'a placé dans une cellule prévue pour une seule personne. Il y en avait quatre de ce type au début du couloir à chaque étage où deux gardiens étaient de faction. Ensuite venaient les cellules ordinaires pour les droits-communs. Je disposais de trois mètres carrés, avec une fenêtre et un coin toilettes isolé par un panneau qui ne montait pas plus haut que le genou. Un hublot dans la porte permettait de voir tout l'espace intérieur y compris le

coin toilettes. On me livrait mes repas par un guichet, fermé par une porte coulissante manœuvrable de l'extérieur, que les détenus avaient baptisée « la porte des repas ». Les *soji*, hommes à tout faire, balayeurs, etc., étaient chargés de faire passer les plateaux-repas et les objets de première nécessité par ce guichet.

Les détenus étaient tondus, mais pas les prisonniers politiques. Pour ces derniers, on avait collé un triangle rouge sous leur matricule cousu sur le devant de leur chemise. Quand je croisais les droits-communs, je les entendais chuchoter : « Un coco ! » Au bout de quelques mois, la coupe de cheveux et le port du triangle rouge ont été abolis.

Durant ma première nuit en prison, je n'ai pas fermé l'œil. Je ne cessais de me tourner et retourner. Face au mur, je me disais que j'avais connu bien des vicissitudes au cours de mon existence, mais que j'étais toujours en vie et que mes tourments présents ne dureraient pas éternellement. Que j'étais d'un naturel optimiste. Que la prison serait une étape importante de ma vie, qu'il valait mieux la franchir du mieux possible. Puis je me suis dit : « Oui, on va faire face ! »

Le néon au plafond restait constamment allumé. Au début, je me couvrais le visage d'une serviette pour dormir, puis j'ai fini par m'habituer à la lumière.

—

Soudain, devant moi, un champ d'orge. J'avançais sur un étroit sentier. Sur les bords poussaient, bercés par la brise, des pissenlits et de l'astragale. Les feuilles des navets, les bourses de capucin aussi hautes que les blés se couchaient par moments sous le vent. Mon père, chapeau rond et sac à dos, marchait devant, suivi de mes deux sœurs. Petit à petit il prenait de l'avance. Mes sœurs portaient des robes à motif floral, des chaussettes blanches et un petit sac à dos. Allongeant le pas sans se retourner, mon père poursuivait sa marche tandis que mes sœurs s'attardaient à cueillir des fleurs puis le rattrapaient en quelques bonds. Ma mère m'a pris sur son dos. Elle ne marchait pas assez vite à mon goût. J'aurais voulu rejoindre mes sœurs, j'agitais les mains pour attirer leur attention. Curieusement, mon père et mes sœurs, devant nous, allaient leur chemin sans se retourner, comme

s'ils nous ignoraient. Dépité, je me suis mis à pousser de grands cris en levant les bras : « Grandes sœurs, attendez-nous ! »

Ni mon père ni mes sœurs ne se retournaient. Ma mère secouait les épaules. « Chut ! m'a-t-elle dit, on ne se connaît pas… »

Je ne comprenais pas, j'étais de plus en plus agité. Et mes sœurs et mon père s'éloignaient petit à petit.

Plus tard, ma mère m'a raconté que cela s'était passé à l'approche du 38e parallèle. Mes sœurs m'ont, elles aussi, apporté des explications. Nos parents nous avaient dit de faire comme si nous allions en pique-nique, ce dont je n'étais pas supposé garder le souvenir. Pourtant, la mémoire m'est restée de ce moment délicat où nous avons franchi discrètement le 38e parallèle, cette ligne qui coupait depuis peu le pays en deux. Comme bon nombre de ceux qui, à cette époque, étaient passés au Sud, mes parents croyaient qu'ils pourraient regagner le Nord une fois la guerre terminée. Ils sont décédés l'un et l'autre et ne sont jamais retournés dans leur pays natal, cette terre qu'ils ont toujours tant regrettée.

SORTIR

1985-1986

Ce n'est qu'en 1989, quarante ans plus tard, que je suis retourné dans mon pays natal, que j'avais quitté comme pour partir en pique-nique. Il faut que j'évoque d'abord mon premier voyage à l'étranger, en 1985, effectué quelques années avant mon périple en Corée du Nord. Car c'est ce voyage qui a motivé ma décision d'aller au Nord. J'avais bien été envoyé au Vietnam en 1967 en tant que membre du contingent coréen des Marines servant sous commandement américain, mais là-bas je ne pouvais pas circuler ailleurs que dans l'enceinte militaire, si bien que cette expédition ne m'avait pas permis de découvrir une réalité autre que coréenne.

Pendant l'occupation japonaise, il était possible d'aller en Sibérie et en Europe par le train en passant par la Mandchourie, ou par voie maritime. Mais après la partition du pays en 1945, la Corée du Sud, fermée au nord par la ligne de démarcation, par la mer pour tout le reste du pays, est devenue *de facto* une île. Longtemps les civils se sont vu interdire de quitter le sol coréen. Ce n'est qu'en 1989 que les voyages à l'étranger ont été autorisés. Certes, dans les années qui ont précédé cette date, des sorties du pays étaient accordées aux cadres des grandes compagnies ou à des figures du milieu culturel invitées à l'étranger, moyennant l'octroi d'un passeport de courte durée. Mais un premier problème surgissait avec l'« examen de l'identité ». Si le demandeur avait eu des petits ennuis d'ordre juridique ou politique, l'octroi du passeport lui était refusé. Cette étape franchie, il fallait suivre une formation assurée par l'Agence de renseignement, destinée à rappeler les usages en matière de sûreté nationale, appelée « stage

d'aptitude à voyager ». Il fallait joindre à son dossier le certificat accordé à l'issue de cette formation. Pour se rendre aux Etats-Unis, par exemple, il fallait produire ses quittances de paiement des impôts, une attestation de ressources, une lettre d'invitation et quelques autres paperasses, puis attendre plusieurs mois une convocation à un entretien. Se voir accorder un passeport était en soi un privilège. Au moment où je suis parti pour la première fois à l'étranger, ces contrôles avaient été assouplis, en particulier pour ceux qui prenaient part à des échanges économiques ou culturels. Mais la procédure de l'« examen de l'identité » était toujours en vigueur. Le dissident confirmé que j'étais n'avait aucun espoir d'être autorisé à voyager où que ce soit. J'ai toutefois réussi à partir après la publication de mon livre témoignage sur le soulèvement démocratique de Gwangju, *Au-delà de la mort, au-delà de l'obscurité du siècle*.

Lorsque, en 1979, le président Park Chung-hee, qui s'était octroyé un mandat de chef d'Etat à vie, a été assassiné par le directeur de la KCIA[1], les officiers du renseignement de l'armée se sont emparés du pouvoir, puis ont imposé l'état de siège. Partout dans le pays s'est alors exprimée la demande pressante d'un retour à la démocratie. L'année suivante, en 1980, le régime militaire massacrait plusieurs milliers de citoyens de Gwangju, qui réclamaient la levée de la loi martiale et l'instauration d'un régime démocratique. La population de Gwangju, qui s'était armée pour se protéger, assurait le maintien de l'ordre dans la ville et, retranchée dans la mairie, opposait une ferme résistance aux militaires.

La rébellion de Gwangju s'est soldée par une répression violente et meurtrière. Nous nous sommes mobilisés pour faire connaître cette réalité au peuple coréen, bien sûr, mais aussi au monde entier. La presse et les médias nationaux avaient été placés sous la férule des « principes de la presse », c'est-à-dire pris dans le filet de la censure. Ce qui s'était passé à Gwangju n'était connu que d'une minorité de personnes qui avaient accès aux associations religieuses en contact avec les médias étrangers.

J'avais depuis les années 1970 aidé au développement d'institutions culturelles dans tout le pays. Les agents culturels, issus tout d'abord de la classe des intellectuels, étudiants, professeurs, gens de

lettres et artistes, sont devenus de plus en plus nombreux avec l'implication croissante de la classe ouvrière. La première tâche de ces organismes a été de faire connaître au public la réalité de ce qui s'est passé à Gwangju, en recourant à divers médias. Nous ne pouvions pas donner nos pièces de théâtre dans les salles équipées d'installations modernes, nous devions nous rabattre sur le théâtre de rue, donner des représentations itinérantes dans les villages ou dans les usines. Nous avions composé des chansons, dont nous faisions circuler les partitions et des cassettes enregistrées. Les peintres gravaient des planches à estampes, les plus jeunes mettaient leurs compétences techniques au profit de la reproduction de photos, du montage de films 8 mm ou de vidéos. Tout le monde prêtait main-forte pour copier et faire circuler des documents sur les scènes les plus marquantes de l'événement. Ces gens sont devenus de grands metteurs en scène, des dramaturges, des écrivains, des compositeurs, des chanteurs, des acteurs, des peintres, des cinéastes. Lors du cinquième anniversaire du soulèvement démocratique de Gwangju, nous avons abouti à la conclusion que nous devions faire mieux connaître l'exacte vérité. Trois groupes se sont donné pour mission de collecter faits et documents à Gwangju. Ils recueillaient des coupures de la presse étrangère, des articles, des photos et des vidéos censurées de journalistes coréens, ils réalisaient des interviews pour conserver le témoignage de ceux qui avaient pris part au soulèvement ou de citoyens de diverses couches sociales.

Tout en s'occupant activement de l'association Songbaek[2], laquelle regroupait les femmes de militants, de prisonniers, de professeurs et de salariés d'organisations sociales, Hong Hee-yun, mon épouse et la mère de mes deux enfants, cherchait des financements pour soutenir le travail de collecte de documents. Quant à moi, je retravaillais ces données, les collationnais et les organisais. Les jeunes qui participaient à la collecte et aux enregistrements se gardaient de me contacter directement. Chung Yong-hwa et Jeon Yong-ho du Centre d'études sur la culture contemporaine étaient chargés d'assurer le contact avec moi. Ouvert par Yun Han-bong (émigré plus tard aux Etats-Unis où il demanda l'asile politique) et moi-même en 1979, ce centre avait été fermé après le soulèvement de Gwangju, mais continuait de fonctionner clandestinement. La gestion en était assurée par Chung Yong-hwa, son troisième directeur.

J'étais venu à Séoul en vue de mettre au point, sous la forme d'un livre, la publication de cette masse de documents. Je m'étais logé tout près d'une maison d'édition. Des pamphlets avaient été préalablement diffusés dans les universités ; des militants sélectionnés dans les universités avaient investi les centres culturels américains et les occupaient. L'envoi de l'armée à Gwangju aurait été impossible sans l'accord tacite des Etats-Unis, qui disposaient du commandement militaire dans le pays. Il fallait mettre en évidence la responsabilité américaine retranchée derrière le paravent du régime militaire coréen en place. Mon livre sur Gwangju est sorti comme prévu en mai, grâce à un imprimeur courageux : vingt mille exemplaires du premier tirage ont été mis en place dans les librairies. Un avis de recherche de l'éditeur et de l'auteur a été lancé. Le directeur de la maison d'édition Pulbit, Na Byeong-sik, qui avait déjà été incarcéré à deux reprises à la suite de l'affaire de la Fédération nationale des étudiants démocrates[3], s'est présenté à la police au bout de dix jours. J'avais décidé de ne le faire qu'un mois plus tard, quand l'enquête sur M. Na serait close et que les contours de l'affaire seraient devenus assez clairs.

La sortie du livre a fait beaucoup de bruit. Chez moi, à Gwangju, une équipe d'enquêteurs a été aussitôt dépêchée pour fouiller partout dans la maison, ils ont même retourné les parterres du jardin. Hee-yun, mon épouse, avait eu l'intelligence de dissimuler les documents dans un intervalle entre le plafond et le toit en fibrociment de la maison. Les limiers ont fouiné dans le débarras mais ils n'ont pas eu la curiosité d'aller voir du côté du plafond.

J'ai vécu tout ce mois en transitant chez de jeunes écrivains à la périphérie de Séoul. La moitié des exemplaires mis en place ont été vendus avant que les autorités ne confisquent le reste : aussitôt des éditions photocopiées ont pris le relais. Les copies pondaient des copies. Au bout d'un mois, je me suis présenté à la police. On m'a confié au poste de l'arrondissement de Chungbu et non pas à l'Agence de renseignement. Mais comme le poste de police était tout proche des bureaux de l'Agence, ce sont les inspecteurs de celle-ci qui sont venus diligenter l'enquête. Les autorités voulaient éviter qu'une rumeur se répande disant que j'étais entre les mains de l'Agence, laquelle était lourdement impliquée dans la répression sanglante du soulèvement

de Gwangju, grosse épine dans le pied du nouveau régime militaire. Au cours de l'enquête, on a insisté sur le fait que ce qui m'était reproché n'était pas très grave, rien d'autre que la diffusion de fausses informations. Tout le monde avait encore en mémoire l'affaire Kim Ji-ha[4], dont l'arrestation avait provoqué une onde de choc jusqu'à l'étranger. On estimait également qu'il fallait m'interdire tout contact avec les étudiants, lesquels remplissaient à l'époque les salles de détention des postes de police dans la foulée des manifestations sur les campus. Comme de nombreuses personnalités venaient me rendre visite pendant ma détention, ils ont bouclé leur enquête à la hâte pour me transférer dans un poste à la périphérie, avant de me placer dans un centre de détention pour étrangers clandestins près de l'aéroport. A mon arrivée, une Anglaise m'a salué d'un « Hello ! ». C'était une touriste arrivée de Hong Kong : elle avait accepté de prendre à sa charge le paquet qu'un inconnu lui avait confié en échange d'une modeste somme. Ce qu'elle avait transporté dans son sac était de la drogue. Elle le regrettait en larmes. Dans la cellule voisine se trouvaient deux voyageurs du Moyen-Orient.

Une semaine après mon transfert, j'ai été confronté à un agent du renseignement. Un type peu bavard, que j'avais déjà vu. Les autorités pénitentiaires m'accusaient d'avoir propagé de fausses informations, délit mineur passible, selon la loi en vigueur, d'une peine d'une vingtaine de jours de privation de liberté. J'allais passer au tribunal le lendemain. L'agent du renseignement m'a tendu des papiers : un carton d'invitation en allemand et en anglais. Il m'a expliqué qu'une invitation en provenance de Berlin-Ouest était arrivée à mon intention, qu'on faisait pression pour qu'on me laisse partir. C'était tellement stupéfiant que, dans les bureaux du renseignement, on se creusait la tête pour savoir ce qu'il fallait faire. Les autorités pouvaient autoriser ce départ si je restais un moment à l'étranger sans faire trop de bruit. L'homme est venu me voir une seconde fois. On a donc préparé les documents pour déposer une demande de passeport, on m'a fait des photos d'identité, j'ai apposé mes empreintes digitales. Le jour de ma libération, j'ai reçu mon passeport et le billet d'avion envoyé par l'Allemagne, que la police avait gardé en dépôt pour moi.

J’ai retrouvé ma femme, Hee-yun, venue de Gwangju pour attendre ma sortie. Nous avons passé une nuit à Séoul. Le lendemain, nous sommes allés acheter un sac et des vêtements au marché de Namdaemun et dans les grands magasins voisins. Hee-yun, qui avait fait garder nos enfants par une voisine, devait rentrer le soir même à Gwangju. Nous étions tous deux exténués. Nous avions vécu à Gwangju en tant que mari et femme, en tant qu’écrivain et sa femme, mais aussi en tant qu’activistes participant à divers mouvements. Nous avions, elle et moi, été embarqués plusieurs fois par la police et avions évité de peu l’emprisonnement.

C’est en 1976 que nous étions allés nous installer dans la province du Jeolla, à une époque où plusieurs institutions culturelles se créaient au niveau national. Je m’absentais souvent, parfois une dizaine de jours, parfois tout un mois. Hee-yun, condamnée à attendre mon retour, avait fondé une association des épouses dont les maris étaient emprisonnés. L’association avait pour but d’apporter un soutien aux prisonniers politiques du pays. Elle s’attachait à leur envoyer des chaussettes et des gants de laine tricotés et à collecter de l’argent pour eux.

Je n’ai pas le souvenir, quand j’étais à la maison, d’être jamais allé manger en ville avec ma famille, tant j’étais occupé à terminer les pages que je devais livrer régulièrement en feuilleton. Je menais une existence décousue, travaillant de préférence la nuit et dormant dans la journée. Il nous était difficile de nous retrouver à table ne serait-ce qu’une fois par jour. Tout cela était bien sûr de ma faute. A partir d’un certain moment, un silence gênant s’est installé entre ma femme et moi quand il nous arrivait de nous retrouver à table en tête à tête. Aucun de nous ne faisait l’effort de rompre ce silence, plus lourd de jour en jour, chacun se contentant de manger. Ce soir-là encore, veille de mon départ, au moment de la quitter devant le restaurant où nous venions de dîner, au lieu de la reconduire au terminal de bus de Gangnam, je me suis contenté de lui dire froidement :

— Je suis désolé, je t’écrirai chaque fois que possible.

A l’époque, on n’avait pas de téléphone à la maison. Parce qu’il était compliqué d’obtenir une ligne en province, mais aussi parce que je ne savais jamais bien comment m’y prendre avec l’administration.

Mon entourage me charriait : « Pas la peine d'avoir une ligne, ça servirait juste à te mettre sur écoute… »

Hee-yun avait les yeux rouges ; elle a essuyé ses larmes en me tournant le dos, en proie, certainement, à un mauvais pressentiment.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu te fais du souci pour moi ? lui ai-je demandé, embarrassé.

Son visage a aussitôt retrouvé son calme.

— J'ai l'impression que cette fois, ça va durer longtemps. Bon voyage. Ne bois pas trop, s'il te plaît.

Elle a sauté dans un taxi, je suis resté un moment sur le trottoir. Je n'ai pas réalisé que c'était le prélude à notre rupture. En repensant à cette scène aujourd'hui, je me sens écrasé par un profond remords qui pèse lourd sur mon cœur.

—

Dans un pays coupé en deux, Berlin en 1985 était une ville isolée comme une île au cœur de l'Allemagne de l'Est. Plus exactement, une ville occupée par le vainqueur de la seconde guerre mondiale. En ce temps-là, personne n'aurait imaginé que ce mur qui s'élevait si haut dans cette ville morne et tranquille s'effondrerait quelques années plus tard. Chaque fois que je m'y rendais, je trouvais curieux qu'aucun vol direct ne ralliât cette ville, qui était une capitale, depuis Séoul. De ce à quoi ressemblait le mur, je garde un souvenir très précis.

Quand j'ai posé le pied pour la première fois sur le sol européen, moi qui venais d'un coin reculé du monde, je me suis, bien sûr, posé la question : « Qui suis-je ? » C'était aussi celle que les Européens allaient me poser : « Who are you ? » J'étais un homme de quarante-deux ans. J'étais l'auteur de quatre recueils de nouvelles, de récits, de pièces de théâtre et de *Jang Gilsan*, roman que j'ai donné en feuilleton pendant dix ans à partir de 1974. Ce roman-fleuve, très aimé des Coréens, venait d'être édité en dix volumes. Mais ni moi ni mes œuvres n'existaient en dehors de la Corée. Dans l'avion, je me suis dit qu'il me faudrait parler de ceux qui étaient persécutés en Corée, du soulèvement de Gwangju, et me garder de m'aventurer à évoquer mon œuvre.

Arrivé à Berlin, j'ai rencontré des étudiants coréens qui aidaient les organisateurs du festival Horizonte 85. Ces jeunes qui étaient venus étudier recevaient de l'aide des mineurs et des infirmières envoyés de Corée en Allemagne dans les années 1960[5]. Ces gens-là avaient choisi de rester sur place à l'expiration de leur contrat de travail, soit pour faire des études, soit pour trouver un autre emploi. Parfaitement intégrés, ils exerçaient les métiers de médecin, professeur, ingénieur ou homme d'affaires, les femmes avaient souvent épousé des Allemands. Lorsqu'ils étaient arrivés en tant que mineurs ou infirmières, bénéficiant du soutien des syndicats allemands, ils s'étaient initiés au syndicalisme, aux droits de l'homme, aux mouvements sociaux. Les étudiants coréens arrivés plus tardivement leur ayant appris ce qui se passait en Corée, ils n'ignoraient rien de la dictature de Park Chung-hee et de sa réforme constitutionnelle, ni non plus du combat pour la démocratie illustré par les événements de Gwangju. Ils avaient créé des associations et ils étaient, d'une certaine façon, plus politisés et plus progressistes que ces étudiants venus plus récemment et destinés à rentrer en Corée, une fois leurs études terminées. Du point de vue de l'ambassade de Corée, qui représentait la dictature, leur fréquentation était forcément malsaine.

A l'hôtel, j'ai retrouvé deux confrères invités, Yun Heung-gil[6], romancier, et Im Jin-taek, dramaturge militant. Berlin bruissait à ce moment-là de l'animation apportée par le festival Horizonte 85 qui présentait les cultures de pays du tiers-monde, encore largement méconnues en Allemagne. L'édition de l'année précédente avait été consacrée au continent sud-américain, celle de l'année d'avant à l'Afrique. Horizonte 85 avait pour thème le continent asiatique. Au programme, en plus de nos trois interventions, étaient prévus la présentation d'un rite chaman d'apaisement des morts de l'île de Jindo, des concerts de musique folklorique et plusieurs expositions.

La séance où nous devions intervenir comportait deux parties : la première était assurée par Im Jin-taek et le poète allemand Karl Wolf Biermann ; dans la seconde, Yun Heung-gil et moi-même devions lire des passages de nos livres puis dialoguer avec le public. Le dramaturge Im Jin-taek s'était impliqué dès le début dans le mouvement culturel conduit par le poète Kim Ji-ha et moi-même ; le théâtre de rue

était devenu une de ses principales occupations, il montait des mises en scène expérimentales de *pansori*, genre traditionnel de monodrame chanté. Il faisait partie de mes précieux collaborateurs, aux côtés des danseurs Chae Hee-wan et Lee Ae-ju et du chanteur Kim Min-ki. Il chantait lui-même un arrangement d'*Histoire des chants*, poème de Kim Ji-ha exaltant le combat pour la démocratie. Dans ce poème fort célèbre, tout comme dans *Les Cinq Voleurs*, Kim Ji-ha s'était livré, sur le mode satirique, à une attaque frontale de la dictature. Le poète avait été jeté en prison, puis, accusé d'être impliqué dans l'affaire de la Fédération nationale des étudiants démocrates, il avait été condamné à la peine capitale. Cette condamnation avait suscité la protestation de nombreux intellectuels dans un grand nombre de pays, ce qui avait eu pour effet de révéler au monde entier l'oppression que la dictature militaire exerçait sur son peuple en Corée. La junte militaire avait fini par libérer le poète, mais son recueil de poèmes était toujours interdit, et son auteur n'était plus occupé qu'à soigner les séquelles des séances de torture qu'il avait subies.

Karl Wolf Biermann est le fils d'un militant communiste juif, arrêté par les nazis, emprisonné et assassiné à Auschwitz. Quittant sa ville natale de Hambourg à l'âge de dix-sept ans, il s'installe seul à Berlin-Est en 1953. Ressentant très vite de l'aversion pour la RDA, fort éloignée de son idéal communiste, il livre ses critiques de manière très directe dans des chansons de sa composition, ce qui lui vaut d'être stigmatisé comme hostile au régime par le gouvernement est-allemand. Metteur en scène adjoint du célèbre Berliner Ensemble créé par Brecht, il fonde le Théâtre ouvrier et étudiant de Berlin-Est, mais ses pièces sont censurées. Son premier recueil de poèmes, *La Harpe de barbelés,* étant jugé contraire à l'intérêt national, il est assigné à résidence et interdit de représentation théâtrale et de publication littéraire. En 1974, il se voit décerner le prix Offenbach de l'Allemagne de l'Ouest ; en 1976, il donne une représentation à Cologne grâce à une invitation du syndicat IG Metall ; le gouvernement de la RDA le prive alors de sa citoyenneté est-allemande et lui interdit de revenir à Berlin-Est. L'incident provoque de vives critiques de la part de nombreux intellectuels est-allemands, douze écrivains publient une lettre ouverte pour s'opposer à son expulsion. Je rencontrerai plus

tard trois de ces douze confrères : Sarah Kirsch, Christa Wolf et Stefan Heym. Sarah Kirsch venait d'arriver à l'Ouest, je l'ai croisée cette année-là par hasard à Hambourg. Quant à Christa Wolf, qui était restée à l'Est, je l'ai rencontrée l'année où le mur de Berlin est tombé, lors de mon exil après mon passage en Corée du Nord. Quant à Stefan Heym, j'ai fait sa connaissance en 2001, quelques mois avant sa mort, dans le cadre du colloque sur la littérature qui s'est tenu à Troms en Norvège à l'occasion du centenaire du prix Nobel de la paix. La déchéance du titre de citoyen de la RDA de Biermann et son expulsion de Berlin-Est ont été à l'origine d'une profonde et durable commotion.

A l'époque, le seul ouvrage est-allemand connu en Corée était *Conjectures sur Jacob* d'Uwe Johnson. *Le Ciel partagé* de Christa Wolf, publié en 1963, n'a été traduit en coréen qu'en 1989. En lisant ces livres, je me disais que la Corée du Sud entretenait plus de similitudes avec l'Allemagne de l'Est qu'avec l'Allemagne de l'Ouest. Le soulèvement des ouvriers est-allemands de juin 1953 avait été impitoyablement réprimé par les chars soviétiques. Par la suite, la population s'est trouvée placée sous la surveillance constante de la Stasi ; le pays, une fois le mur érigé, s'était enfermé dans un mode de vie confinant à l'autisme. Je me souviens très bien des poèmes de Brecht de l'époque, *Les Elégies de Buckow*.

Si, pendant la dictature militaire, la Corée du Sud ressemblait plus à l'Allemagne de l'Est, la Corée du Nord, elle, n'était certainement pas comparable à la RDA. Je ne cesse de le répéter, le Nord est devenu un bloc solidaire luttant contre des difficultés économiques dues à l'embargo américain qui dure depuis plusieurs décennies, et c'est cette tension qui explique sa résilience et sa pérennité. Je sais parfaitement qu'il est illusoire d'imaginer que des ouvrages littéraires puissent en émerger, qui formuleraient une critique du régime aussi vive qu'en Allemagne de l'Est. Toutefois, tant que la Corée du Sud ne parvient pas à se constituer en société démocratique à l'instar de l'Allemagne de l'Ouest, je pense qu'on n'a pas droit de critiquer le Nord et qu'on ne peut pas le faire évoluer. Cette première rencontre avec une Allemagne coupée en deux et celle que je ferais quelques années plus tard, à la suite de ma visite en Corée du Nord, dans un Berlin unifié ont beaucoup influencé ma vision du monde.

Au cours du festival, Biermann, tel un troubadour, a chanté ses poèmes en s'accompagnant à la guitare. Soutenu par un tambour, Im Jin-taek a, sous la forme d'un *pansori* satirique, conté l'histoire d'un paysan qui, condamné à l'exode rural, est démuni et meurt, pris pour un criminel, rejeté par la société. Im était plutôt un metteur en scène qu'un chanteur professionnel de *pansori* ; mais si on le lui faisait remarquer, son visage trahissait aussitôt une profonde déception. Pour ma part, j'ai lu *La Route de Sampo*[7], la seule de mes nouvelles traduite alors en allemand, puis j'ai exposé la situation des familles séparées en évoquant l'histoire de *Monsieur Han*[8], ainsi que la chasse aux communistes pendant la période de reconstruction de l'après-guerre. Quant à Yun Heung-gil, il a lu une de ses nouvelles avant de parler du conflit idéologique qui déchire les familles et de la réconciliation en prenant appui sur son récit *La Mousson*[9].

Une fois le festival terminé, un certain Lee, qui avait obtenu un doctorat alors qu'il était arrivé sur le sol allemand en tant que mineur, me proposant d'aller faire la connaissance de Yun Isang[10], m'a pris dans sa voiture. Le compositeur habitait à Wannsee, près du lac du même nom. Devant chez lui, un panneau annonçait : *Vous qui passez devant le studio d'un artiste, merci de vous abstenir de klaxonner par respect pour son travail de création*. Je me sentais plein de reconnaissance pour le gouvernement allemand. Plus tard, c'est dans cette maison du compositeur que je passerais les premiers mois de mon exil.

— Je ne suis pas communiste, m'a dit Yun Isang lors de cette première entrevue, une fois les présentations faites.

— Vous n'avez pas besoin de vous justifier devant moi, lui ai-je répondu.

Quand il a été emprisonné en Corée en 1967 dans le cadre de ce qui deviendra « l'Affaire de Berlin-Est », je me souviens d'avoir lu un plaidoyer en sa faveur, rédigé par un spécialiste, disant qu'il ne pouvait pas être communiste tant la forme et la technique musicales avant-gardistes qu'il mettait en œuvre dans ses compositions allaient à l'encontre de cette idéologie. De concert avec l'Union soviétique, les pays du bloc soviétique condamnaient comme réactionnaires la

musique atonale ainsi que toutes les expérimentations avant-gardistes aussi bien en musique qu'en peinture. Yun Isang, professeur de musique, était parti, à l'âge de quarante ans, étudier la musique contemporaine en France avant de s'installer en Allemagne. Son épouse, Lee Su-ja, était restée en Corée où elle avait vécu séparée de son mari pendant cinq ans avant de pouvoir le rejoindre ; elle avait laissé leurs enfants chez des parents et ils n'ont retrouvé leur père que dix ans plus tard.

Dans les années 1960, l'ambassade de Corée du Nord en RDA envoyait des documents et des brochures aux résidents et étudiants coréens séjournant en Europe, éveillant la curiosité de ces intellectuels parvenus dans un monde plus ouvert. Yun Isang s'était rendu à l'ambassade de Corée du Nord à quelques stations de métro de chez lui. Lee Ung-no, qui résidait à Paris, avait effectué un voyage à Pyongyang afin de revoir son fils qui était passé au Nord pendant la guerre et dont il n'avait aucune nouvelle depuis lors, démarche qui avait beaucoup attendri son entourage. Yun Isang était considéré comme l'un des cinq plus grands compositeurs contemporains, Lee Ung-no était lui aussi un peintre reconnu, invité dans de nombreuses expositions et biennales.

En dehors de ces deux artistes de grand renom, il en est d'autres qui ont également été inculpés dans cette affaire pour être allés une fois à l'ambassade de Corée du Nord à Berlin, certains pour s'être rendus en Corée du Nord sur invitation. Si aujourd'hui la loi de sûreté nationale est encore en vigueur au Sud, à l'époque de la guerre froide, quand le monde était divisé en deux blocs, le gouvernement d'Allemagne de l'Ouest était favorable aux contacts avec les Allemands de l'Est. C'est plutôt l'Allemagne communiste qui craignait les échanges avec l'autre côté ; elle accordait cependant aux Allemands de l'Ouest un droit de visite de trois jours à leur famille résidant à l'Est. Aux visiteurs étrangers, elle concédait des visas d'un jour.

Yun Isang n'était pas, à l'origine, motivé par la politique. C'est en subissant la répression qu'il l'est devenu, il s'est alors intéressé à la réalité politique de la Corée du Sud et a entrepris de soutenir le mouvement démocratique de son pays. Il a toujours dit qu'il voulait

se rendre au Nord pour deux raisons. La première, retrouver Kim Soon-nam[11], un ami d'enfance devenu compositeur, parti au Nord. Kim Soon-nam était allé étudier au Japon sous le patronage de Hara Taro, secrétaire général de l'Association prolétarienne de musique. Cette rencontre avait dû marquer profondément le jeune musicien coréen. Après la libération de son pays du joug colonial japonais, Kim a œuvré toute sa vie à la promotion d'une culture de gauche. Il a notamment modernisé une centaine de chants traditionnels, dont les plus connus sont *Le Chant des partisans* et *Le Chant de la résistance du peuple*. Après son passage au Nord en 1952, il est allé étudier au Conservatoire Tchaïkovski de Moscou. Ses compositions de musique classique ont été, a-t-on dit, encensées par Khatchatourian, le compositeur du ballet *Spartacus*, et Chostakovitch. Lorsque le jeune compositeur a reçu l'ordre de rentrer au Nord, Khatchatourian lui-même lui a conseillé l'exil : c'était l'époque où les communistes du Sud qui étaient passés au Nord avec Pak Hon-yong[12] y faisaient l'objet d'une campagne d'épuration. Ayant toutefois choisi de rentrer, il a dû subir les affres de l'épuration ; on lui a interdit de composer, et il serait mort de maladie. De nombreux musiciens des générations postérieures ont jugé son œuvre comme étant de toute première qualité. Ne pouvant oublier cet ami du même âge que lui, si talentueux, et ayant pour sa musique mais aussi pour son engagement social une très grande considération, Yun Isang caressait le rêve d'aller revoir ce confrère, qu'il espérait toujours vivant. Il va sans dire que lorsqu'il est allé à Pyongyang, non seulement il n'a pas pu le rencontrer, mais il lui a été interdit de prononcer son nom.

Yun Isang avait une autre raison de faire ce voyage au Nord : découvrir les fresques murales de Goguryeo (37 av. J.-C.- 668), ancien royaume du nord de la péninsule. Une maison d'édition japonaise venait de publier des reproductions en couleurs de ces fresques localisées en Mandchourie et en Corée du Nord. Yun Isang pensait que la musique contemporaine devait se défaire des formes qui la tenaient corsetée et aller librement à la rencontre de la musique orientale. Il avait, dans ses compositions, intégré des mélodies développées sur une gamme de cinq tons, utilisé les rythmes et improvisations de la musique coréenne traditionnelle, il s'était, dans le but d'innover,

inspiré des chansons paysannes et des musiques chamanes. L'émotion ressentie devant les reproductions de ces fresques avait été pour lui une puissante source d'inspiration. Le tracé tout de souplesse et de liberté évoquant la danse ou le vol des quatre animaux fabuleux, gardiens des points cardinaux, le dragon bleu, le tigre blanc, le phénix rouge et la tortue noire, trouvaient un équivalent musical sur la partition en devenir.

Je comprenais fort bien la vivacité du désir de l'artiste vieillissant d'aller retrouver son ami d'enfance et admirer ces fresques murales exceptionnelles. A la différence de ce qui se passe de nos jours, où la liberté de voyager est garantie, la société coréenne de ce temps-là était oppressive, on vivait comme dans une île dont il était interdit de sortir. Quand il nous arrivait de nous retrouver à l'étranger, nous éprouvions un sentiment de panique. Moins à cause de la solitude ou de la nostalgie que d'une liberté dont on ne savait que faire. Une liberté aussi débordante accentuait l'impression d'inadaptation dans l'espace et dans le temps. Impression ressentie, surtout chez les intellectuels, comme une sorte d'humiliation ou de défaite. Une fois loin de la péninsule, ils s'efforçaient d'effacer ce sentiment de leur conscience, et ils s'identifiaient à tort à ces gens qu'ils voyaient circuler librement par les rues. Ils oubliaient très vite l'anticommunisme virulent du pays qu'ils venaient de quitter. Ainsi, ces hommes, pourtant parfaitement rationnels, s'emballaient pour des ouvrages nord-coréens tout à fait médiocres et finissaient par s'affranchir de toute limite. Tous ceux qui se sont rendus au Nord secrètement se sont ensuite vus accusés de tous les crimes et menacés d'exécution ; le seul fait d'avoir été en contact avec des gens en relation avec le Nord les condamnait à plus de dix ans d'emprisonnement. Les Coréens du Japon, les familles suspectées d'avoir apporté de l'aide aux soldats nord-coréens pendant la guerre, les pêcheurs qui avaient franchi à leur insu la ligne de démarcation maritime et que le Nord avait rendus, les gens condamnés au nom de la loi de sûreté pour avoir proféré trois mots contre la situation politique et sociale du Sud sous l'emprise de l'alcool (la loi dite *makgeolli*), etc., tous ceux-là qui ont été condamnés injustement et qui ont purgé des années de prison, feront plus tard des procès contre l'Etat. Si les plus chanceux ont été blanchis, beaucoup sont morts. Les

longues peines endurées par les accusés mais aussi par les familles n'ont pu être dédommagées d'aucune façon.

Cette affaire des espions de Berlin-Est a été montée à la suite du voyage au Nord d'un étudiant sud-coréen ; il s'y était rendu depuis l'Allemagne et l'avait avoué. Les agents du renseignement avaient alors enquêté discrètement, donnant des rendez-vous aux étudiants et les entraînant à l'ambassade de Corée du Sud, ou allant les chercher chez eux sous le prétexte d'une invitation à l'ambassade le 15 août à l'occasion de la fête de la Libération. En butte aux manifestations chroniques des partis d'opposition et des étudiants après les fraudes qui avaient entaché les élections présidentielles et législatives de 1967, le gouvernement de l'époque connaissait de grosses difficultés. Fabriquer une affaire d'espionnage allait permettre de détourner l'attention. Les nombreux enlèvements organisés par le gouvernement sud-coréen choquaient en Europe. Les gouvernements allemand et français, mais aussi les sociétés civiles européennes, ont très vite fait état de leurs vives préoccupations. Des protestations des artistes et des intellectuels européens ont afflué pour demander la libération des Coréens enlevés. Yun Isang et Lee Ung-no, condamnés le premier à mort et le second à la réclusion à perpétuité, ont été libérés, ainsi que trente-quatre autres personnalités, après plusieurs années de prison ; ils ont pu regagner les pays où ils séjournaient. Quelques-uns sont restés en Corée, privés de leurs droits civiques, mesure appliquée également aux membres de leur famille. Ceux qui sont retournés en Europe ont été stigmatisés comme étant des ennemis de la Corée : interdits de séjour dans leur pays, ils ont été condamnés à terminer leur vie dans la solitude à l'étranger.

L'ironie de l'histoire a voulu que Kim Hyung-uk, qui avait dirigé les opérations d'arrestation en tant que chef de l'Agence de renseignement, se soit vu contraint de quitter la Corée à son tour après s'être brouillé avec le dictateur Park Chung-hee : il s'est exilé aux Etats-Unis et y a rédigé ses mémoires dans lesquelles il révélait les dessous du régime militaire. On l'a retrouvé mort en 1979 alors qu'il négociait des arrangements avec le régime[13]. Pendant l'état de siège imposé par la junte militaire qui s'est emparé du pouvoir après l'assassinat de Park Chung-hee, les dissidents incarcérés dans une prison de l'armée près

de la forteresse de Namhan Sanseong avec les collaborateurs de Kim Jae-kyu, le directeur de l'Agence de renseignement qui avait participé à l'assassinat de Park Chung-hee en 1979, ont raconté avoir entendu de ces derniers que Kim Hyung-uk avait été enlevé dans la plus grande discrétion pour être ramené en Corée et qu'il aurait été tué au moment du soulèvement de Busan et de Masan contre la dictature, mais cela reste à vérifier. L'ambassadeur de Corée en France, Choi Deok-sin, un ancien général qui avait apporté son concours à l'arrestation de Yun Isang en Allemagne, s'est brouillé lui aussi avec le régime : parti d'abord en exil aux Etats-Unis, il est ensuite passé en Corée du Nord en tant que dirigeant de la secte coréenne Cheondo et a terminé sa vie en écumeur de marmites. Tant de vies humaines gâchées, naufragées ! Les quelques personnes dont je viens d'évoquer brièvement le sort ont toutes connu un destin tragique. Le régime de la partition a jeté sur nous un filet fatal qui continue d'embrouiller nos vies.

Au moment de nous séparer, Yun Isang m'a dit :

— Je vous remercie de m'avoir rendu visite. Je sais que tout Coréen qui vient me voir doit faire face ensuite à de gros ennuis – une visite qui leur complique la vie ; en général, on se contente de me faire passer un bonjour en s'abstenant même de m'appeler directement.

— Je ne pouvais pas quitter Berlin sans vous avoir vu, sinon j'aurais eu honte de revoir ensuite mes amis à Séoul.

— Ne vous méprenez pas, a-t-il ajouté à voix très basse, je veux juste… aider le Nord… puisque c'est le même pays… Il faut que la Corée du Nord ouvre sa porte et que les gens puissent sortir.

Je croyais qu'il s'agissait de notre dernière rencontre. Pendant mon séjour, j'ai été invité, à la demande d'une association d'Allemands et de Coréens, à donner une conférence sur l'affaire de Gwangju. A l'entrée de la salle, se trouvaient empilées des copies de mon témoignage *Au-delà de la mort, au-delà de l'obscurité du siècle* que ces gens s'étaient procuré par je ne sais quel moyen. Ma conférence était traduite en allemand. Une vidéo et des photos prises par des correspondants étrangers étaient projetées sur écran. Comme convenu, je n'ai pas parlé de littérature.

Le lendemain, Yun Isang me contactait pour m'inviter à déjeuner. Je l'ai retrouvé dans le restaurant qu'il m'avait indiqué, en compagnie

de la romancière Luise Rinser. Yun Isang approchait des soixante-dix ans, Luise Rinser était son aînée de six ans. Ses yeux espiègles brillaient de curiosité ; ses lèvres qu'elle tenait serrées et ses joues bien garnies trahissaient la résolution, l'opiniâtreté. Je la connaissais assez bien pour avoir lu ses livres. Son roman *Mitte des lebens (Le Milieu de la vie)*, traduit en coréen dès le début des années 1960 par Jeon Hye-lin, une jeune enseignante d'allemand qui avait étudié à Munich, avait connu un immense succès. La traductrice d'à peine trente ans, connue aussi comme essayiste, s'était donné la mort, ce qui avait attiré encore davantage l'attention sur ce roman. Beaucoup de jeunes Coréennes, à l'époque, s'étaient inscrites à la fac en littérature allemande après avoir lu cette traduction. La vie de Luise Rinser n'avait pourtant pas été si romantique. Son premier mari, chef d'orchestre, était mort pendant la campagne de Russie. Elle avait fait de la prison pour avoir résisté au nazisme. Elle avait divorcé de son troisième mari, le compositeur Carl Orff, un ami de Yun Isang. En 1977, elle avait publié un entretien avec ce dernier, intitulé *Der verwundete Drache (Le Dragon blessé*).

Luise Rinser s'était intéressée à la Corée à la suite, semble-t-il, de l'enlèvement de Kim Dae-jung et de l'emprisonnement de Kim Ji-ha. Elle était venue pour la première fois dans la péninsule en 1975. Les impressions qu'elles avaient eues de ce pays étaient assez négatives, du moins si on les compare avec celles dont elle a fait état après sa visite au Nord en 1980. L'extrême droite sud-coréenne l'a considérée et la considère encore comme un suppôt de Kim Il Sung et de son régime. Mais elle n'est pas communiste, loin s'en faut, elle est écologiste : les Verts l'ont d'ailleurs proposée comme candidate à l'élection présidentielle de 1984. *Une autre patrie*, le récit de son voyage au Nord, a disparu des rayons des libraires dès sa sortie en traduction. Seuls quelques privilégiés ont pu se procurer un exemplaire. C'est grâce à eux que j'ai pu lire des extraits de son témoignage.

Luise Rinser était venue au Sud dans un contexte particulier. La réforme constitutionnelle de 1972, qui avait pour but de pérenniser le mandat présidentiel de Park Chung-hee, était entrée en vigueur et l'état d'urgence avait été décrété en 1974 pour faciliter l'arrestation et l'inculpation des étudiants et des dissidents. Le régime avait monté

l'affaire de l'Association des étudiants démocrates, dans le cadre de laquelle le poète Kim Ji-ha avait été condamné à la peine de mort, commuée ensuite en détention à perpétuité, et les universités avaient reçu l'ordre de fermer pour empêcher les étudiants de se rassembler. Pis encore, il avait machiné l'affaire du parti Inheok[14], soldée par l'exécution de huit dissidents. Le monde entier a condamné cet assassinat perpétré par le pouvoir judiciaire. Les journalistes des quotidiens *Chosun* et *Donga* qui réclamaient la liberté de la presse ont été licenciés ou emprisonnés. De nombreux livres ont été inscrits à l'index, interdits de vente, et les intellectuels se sont vu refuser toute liberté d'expression. Pour condamner les écrivains au silence, le régime avait inventé de toutes pièces « L'Affaire des écrivains espions ». C'est à cette époque qu'avec mes confrères, j'ai créé le Conseil des écrivains pour la libre pratique de la littérature. Arrivée en Corée du Sud dans pareil contexte, Luise Rinser ne pouvait pas en garder des impressions bien sympathiques. Elle avait réussi à rencontrer de nombreux dissidents en déjouant la surveillance des agents commis par le gouvernement. Elle avait rencontré la mère du poète Kim Ji-ha qui passait ses journées à participer à des manifestations demandant la libération de son fils et à se faire embarquer par la police tous les soirs. Elle s'était entretenue avec les membres de l'Association des prêtres catholiques pour la Justice et avec divers intellectuels. Il semble également qu'elle se soit rendue dans les quartiers où florissait la prostitution, établis en plein centre-ville, ainsi que dans ces restaurants appelés « Maisons de coussins » où la clientèle masculine était servie dans des salons confortables par des femmes en costumes traditionnels, qu'elle-même avait dénommés « Restaurants de Geishas ».

En 1980, l'année où elle s'est rendue en Corée du Nord, le Sud vivait un des épisodes les plus sombres de son histoire avec l'affaire de Gwangju. Sa rencontre avec le Sud s'est donc faite chaque fois dans des moments très sombres. La répression de Gwangju choquait et indignait la presse étrangère et les intellectuels du monde entier. L'incarcération de Kim Dae-jung et sa condamnation à mort pour avoir « comploté » contre le régime mettaient le monde politique européen en effervescence. Il faut toutefois reconnaître que les écrits de Luise Rinser énoncent bien des préjugés en faveur du Nord. Le

ton est différent de celui de son confrère européen, André Gide, dans son récit de voyage, *Retour d'URSS*. J'en parlerai plus longuement plus loin, mais chaque fois qu'on m'a demandé mes impressions sur la Corée du Nord, j'ai dit et redit que, lorsque je repensais à ce pays, j'étais très ému mais aussi désespéré. Très ému de voir que ce peuple avait été capable de reconstruire son économie sur les ruines de la guerre et par ses seuls moyens, et désespéré de voir à quel point la vie des gens était sous contrôle jusque dans les moindres détails.

Une étrangère comme Luise Rinser, qui n'était pas visée par cette loi de sûreté qui punit toute apologie de l'ennemi, a certainement voulu donner un point de vue objectif, pesant le pour et le contre de chacun des deux régimes – cet effort est perceptible en filigrane dans ses écrits. En ces années 1970, la dictature du Nord conservait la trace de l'idéalisme social qui avait présidé à sa fondation. De plus, le niveau de protection sociale, de même que les indices économiques, y étaient, comme l'affirment tous les observateurs, supérieurs à ceux du Sud. Et la dictature n'était pas encore devenue héréditaire. C'est sans doute pour ces raisons que Luise Rinser s'était montrée plus indulgente à l'égard de la Corée du Nord, toute corsetée qu'elle était, adoptant de plus le préjugé européen qui voulait que le peuple nord-coréen n'avait pas forcément besoin de jouir d'autant de liberté que les Occidentaux. Elle jugeait la société nord-coréenne beaucoup plus morale et saine que les sociétés occidentales où florissaient la criminalité, la consommation de drogues, les égarements sexuels, une culture mercantile en pleine décadence. Elle se montrait compréhensive à l'égard de la dictature, qu'elle considérait comme le prolongement de la tradition confucéenne. Mais elle critiquait sévèrement le conformisme et l'uniformité dans le domaine de la création artistique. Elle soupçonnait le régime d'entretenir des structures pénitentiaires des camps d'internement, mais elle se gardait de l'accuser. J'ai dû, plus tard, éprouver à peu près la même chose. Elle appartenait à l'intelligentsia européenne, et en tant que femme d'une génération qui avait connu le désastre de l'Histoire que l'on sait, elle portait sur la Corée du Nord un regard indulgent: ce pays, qui s'était redressé sur des ruines, avait à ses yeux de bonnes raisons de tirer fierté de sa réussite. Au déjeuner, elle m'a posé des questions sur le document

concernant Gwangju, dont elle avait entendu parler par Yun Isang. Je lui ai expliqué brièvement comment nous avions procédé pour sa production. Elle m'a demandé si je rentrerais bientôt, je lui ai répondu que je n'en avais pas l'intention. Elle a voulu savoir ensuite si je ne songeais pas plutôt à l'exil.

— Je dois rentrer au pays où l'on parle ma langue, lui ai-je répondu sans hésiter.

Bien longtemps après, je comprendrais à quel point ces mots étaient vides de sens et pleins de naïveté. Yun Isang me servait d'interprète ; Luise Rinser a gardé le silence un moment avant d'ajouter d'une voix enjouée :

— Quoi qu'il en soit, pour séjourner à l'étranger, il va vous falloir apprendre un peu d'allemand ou d'anglais.

Plus tard, en 1990, lors du premier grand congrès des Coréens, je l'ai revue au sommet du mont Paektu[15]. A l'époque, j'étais loin de penser que le monde évoluerait dans un sens tout à fait opposé de celui dont je rêvais. De nouveaux massacres, pires que ceux du passé, se profilaient pourtant à l'horizon, guerres civiles atroces et conflits religieux, derrière lesquels était tapie l'ambition impérialiste.

Les organisateurs du festival avaient prévu un déjeuner avec Friedrich Dürrenmatt. Initialement, c'est avec Heinrich Böll qu'un repas avait été programmé, mais celui-ci, souffrant, était hospitalisé. Il est décédé quelque temps plus tard, alors que j'étais à Paris. Dürrenmatt n'était pas en grande forme lui non plus. Soumis à un régime alimentaire strict, il ne devait manger que du poisson à chair blanche, sans gras. Im Jin-taek et moi-même lui avons parlé de notre expérience du théâtre de rue, qui n'a semblé éveiller modestement son intérêt que lorsqu'on a abordé la danse masquée traditionnelle. Son visage conservait cette expression de douceur et de calme qu'on attend de tout citoyen suisse. Nous n'avons pas abordé la situation politique qui agitait la Corée, nous nous sommes contentés de lui résumer le contenu du programme coréen du festival de Berlin, cela à l'aide d'une traduction un peu laborieuse. Nous lui avons parlé aussi des rites chamaniques d'apaisement des morts de l'île de Jindo, mais il n'a pas semblé intéressé. Cette rencontre est restée purement

formelle, sans grand intérêt, sans doute en partie à cause des difficultés de communication. Comme j'étais attendu ailleurs, je m'apprêtais à m'esquiver en laissant Im Jin-taek quand une personne appartenant à l'encadrement du festival m'a fait comprendre que partir serait commettre un grave impair, car notre interlocuteur avait pris la peine de nous réserver un peu de son temps. Plus tard, j'ai appris que cette personne s'en était plainte auprès du staff coréen. Je me suis excusé pour mon impolitesse, mais mon amour-propre aussi était blessé, car j'avais paru grossier. Nous nous sentions impuissants face à cette absence de connaissances sur la Corée du Sud en terre étrangère, mais il nous appartenait de relever le défi. Je venais de me lancer dans le vaste monde, et mes premiers pas avaient provoqué une petite fissure dans le mur. Plus tard, quand je réussirais à passer à travers la brèche, j'apercevrais la présence d'un autre obstacle, la Corée du Nord. Il me fallait connaître la réalité de cette autre Corée, à laquelle le monde extérieur, lui, s'était déjà frotté.

Pendant mon séjour de plus d'une semaine à Berlin, le sculpteur Jochen Hiltmann et sa femme coréenne, Song Hyeon-suk, peintre, sont venus me voir. Nous avions fait connaissance à Gwangju un an plus tôt lors de leur passage en Corée. Ils avaient pour objectif, alors, de tourner des courts-métrages et de se rendre à Damyang, le village natal de Song Hyeon-suk. C'est après avoir lu mes romans qu'elle avait souhaité me rencontrer.

Jochen Hiltmann, professeur à la faculté des Arts de l'université de Hambourg, travaillait aussi comme éditorialiste et critique pour une revue de beaux-arts. Ayant renoncé à la sculpture, il exprimait désormais sa vision artistique par le truchement de vidéos et de photographies. Il avait un passé de maoïste qui s'était mobilisé contre la guerre au Vietnam, ce qui lui avait valu de perdre son emploi. Quand je le lui ai rappelé, il s'est senti vaguement mal à l'aise. Son « maoïsme », m'a-t-il dit, consistait à porter une veste à col Mao en velours qu'il s'était fait faire sur mesure. Il était aussi un fervent soutien de la carrière artistique de sa femme, et son porte-parole. Il n'avait que dédain pour les œuvres avant-gardistes installées sur les trottoirs, clamant qu'« il avait mis fin à son travail de sculpteur à cause des

trucs de ce genre » : quand il s'était trouvé en face de ces « chefs-d'œuvre » de pierre et de ferraille disposés bien en vue au pied des immeubles des beaux quartiers de Séoul, il avait laissé paraître son aversion, non sans humour.

Quant à Song Hyeon-suk, sa femme, elle avait dû, ses études secondaires achevées, partir en Allemagne pour travailler comme aide-soignante en vue d'aider sa famille en difficulté. Comme beaucoup de ses consœurs, elle avait reçu une formation de courte durée la qualifiant pour seconder les infirmières. Son travail consistait en réalité à assumer les tâches les plus pénibles dans les hôpitaux. Dans son enfance, elle avait toujours aimé peindre, et elle avait souvent reçu des compliments de ses maîtres d'école ; au collège, elle avait été gratifiée d'un prix à un concours d'aquarelles de paysages. Mais quand elle était entrée au lycée, sa famille ne pouvait subvenir aux frais qu'auraient impliqués des cours et du matériel de peinture. Placée dans un hôpital allemand, elle noyait sa nostalgie et sa solitude en dessinant au stylo sur des feuilles A4. Ses dessins, c'était son journal intime. Un jour, elle s'était rendue en train à la ville voisine pour aller voir une amie coréenne, elle aussi aide infirmière. Jochen était assis à côté d'elle. Ils ont bavardé, il a vu ses dessins, il lui a recommandé de prendre des cours. C'est ainsi qu'elle s'est inscrite à la faculté des Arts de Hambourg. Jochen m'a dit que si elle avait fait des études de beaux-arts en Corée, elle n'aurait pas réalisé des œuvres aussi créatives et angéliques. Quoi qu'il en soit, leur passage à Gwangju et tout ce qu'ils avaient entendu sur les « événements » les avaient décidé à soutenir activement le mouvement en faveur de la démocratisation de la Corée. Plus tard, j'ai trouvé auprès d'eux un grand soutien.

En quittant Berlin, c'est à Hambourg que je me suis d'abord rendu, pour les revoir. Ils vivaient dans un appartement près de l'université où Jochen travaillait. Ils avaient acquis une ferme dans une île non loin de la frontière avec le Danemark pour pouvoir caser les milliers de livres de Jochen, disposer d'un bureau pour lui et pour elle d'un atelier, toutes choses impossibles dans leur appartement de Hambourg. Depuis la ville, il fallait prendre le train ou rouler une heure et demie en voiture en direction du nord. A Dagebüll, on prenait un ferry. L'île

de Föhr apparaissait bientôt parmi d’autres îles plus petites. En son centre se trouvait le village d’Oevenum. Le couple Hiltmann m’a emmené jusqu’à leur ferme, un bâtiment plus que centenaire qu’ils avaient retapé petit à petit pendant leurs vacances. L’intérieur était partagé en deux, le bureau de Jochen d’un côté, l’atelier de sa femme de l’autre, l’entre-deux accommodant le salon et les chambres ; dans un loft ils avaient aménagé des rangements en tirant habilement profit de la grande hauteur sous plafond. Il y avait tant d’espace vide qu’on aurait aisément pu y faire des parties de cache-cache. Des chaises et des tables basses étaient disposées en différents endroits pour lire ou prendre le thé. Le toit de chaume, de cinquante centimètres d’épaisseur, était fait de grands roseaux cueillis dans les parages, pris dans du coaltar.

Un jour, la poétesse Sarah Kirsch est venue déjeuner avec nous à Oevenum : quand Bierman avait été privé de sa citoyenneté et expulsé, elle avait signé, avec d’autres intellectuels d’Allemagne de l’Est, une lettre de protestation. L’année suivante, en 1977, elle était passée à l’Ouest, abandonnant son mari. Décision prise sans doute sous le coup d’une impulsion, sinon comment expliquer que, plus tard, elle ait composé des poèmes où elle lui disait son amour ? J’avais lu ses poèmes sans savoir qui elle était ni même connaître son nom. C’est Song Hyeon-suk qui m’avait adressé un recueil publié en Corée. A la demande de la poétesse, elles avaient dessiné des tigres aussi mignons que des chats à l’intérieur du recueil. De ses poèmes, beaux et lyriques, émergeait un univers ténébreux, qui devait évoluer plus tard vers des préoccupations d’ordre écologique. Les critiques disaient d’elle qu’elle était la Sapho de l’Allemagne de l’Est.

Elle était accompagnée de son ami, un homme plus jeune qu’elle. Nous avons parlé de la frontière. Song Hyeon-suk n’avait pas encore une connaissance très étendue de la littérature et, son allemand laissant à désirer, notre conversation peinait à avancer. Mais comme nous devions recourir à des expressions simples et à des allégories à la manière des enfants, notre discussion ne manquait pas de charme. Il revenait à chacun de combler à sa façon les parties laissées vides, et ce qu’on n’avait pas su expliciter était exprimé sous des formes symboliques. Lorsque Sarah Kirsch disait qu’elle avait fait du miroir

le thème poétique principal de son travail, nous ne pouvions appréhender avec précision ce qu'elle voulait dire, mais on apercevait déjà le vrai visage du monde socialiste. Qu'était-ce donc que cette société où la poésie lyrique n'était pas de mise ? Si j'avais revu Sarah Kirsch plus tard, je lui aurais certainement témoigné un plus grand intérêt. Mais à l'époque, sa poésie me rappelait celle de Heine, contre laquelle je cultivais certains préjugés. Je portais sur elle un soupçon hâtif et irrité : à quoi bon la liberté dont elle jouissait ici ? Je n'avais pas encore eu, à l'époque, le loisir de réaliser que la poésie lyrique était nécessaire même aux combattants. Plus tard, en exil à Berlin, disposant de tout mon temps, c'est en lisant les *Elégies de Buckow* de Brecht et *Aux côtés de violettes blanches* de Sarah Kirsch que j'ai retrouvé un quotidien normal.

Il y avait, dans chaque ville allemande, une association des infirmières et des mineurs qui avaient été envoyés de Corée dans les années 1960. Les étudiants coréens arrivés récemment étaient en contact avec ces associations. C'est grâce à leur aide que j'ai pu donner des conférences ici et là. Chacune de mes interventions était suivie d'un dîner, où nous pouvions parler de choses et d'autres. A Francfort, j'ai revu Seong Nak-yong qui, à ma grande surprise, m'a donné des nouvelles de Yun Han-bong. Seong Nak-yong avait d'abord été membre de l'Ecole coréenne des Etats-Unis et de l'Association des jeunes Coréens des Etats-Unis avant de venir faire des études doctorales à Göttingen. Il avait fait de la prison pour avoir protesté contre la dictature militaire alors qu'il était étudiant à l'université Yonsei. Il était ensuite parti aux Etats-Unis avec ses parents qui émigraient. Il avait obtenu un master à Los Angeles. C'est là qu'il avait fait la connaissance de Yun han-bong, avec qui il était devenu l'un des fondateurs de l'Ecole coréenne des Etats-Unis. Activiste passionné, il caressait le rêve de créer une branche européenne de l'Association des jeunes Coréens tout en préparant un doctorat de théologie. En circulant avec lui à travers l'Allemagne, de Göttingen à Francfort, de Munich à Dortmund, de Düsseldorf à Bochum, j'ai rencontré beaucoup de Coréens. Dans le même temps, le poète Moon Byeong-ran et le pasteur Gang Shin-seok, invités à Berlin par une

fondation protestante, donnaient eux aussi des conférences ici et là. Tout comme le professeur Rhee Young-hee[16], invité par un centre de recherche, que j'ai rencontré à Cologne. Nous passions parfois dans les mêmes villes l'un après l'autre. Le hasard a voulu que le professeur Rhee et moi-même figurions dans la même programmation à Francfort et à Munich. Mon séjour en Allemagne s'est étendu sur plus d'un mois.

Les Coréens d'Allemagne possédaient tous de nombreuses vidéos nord-coréennes. Quand, quelques mois plus tard, je me suis rendu aux Etats-Unis, j'ai découvert que les vidéoclubs en avaient aussi à leur catalogue. C'est ainsi que j'ai pu visionner des dramas et des documentaires sur la vie quotidienne des Coréens du Nord. Ce faisant, je transgressais l'interdit imposé aux citoyens de Corée du Sud. Voir des reportages sur le mont Baekdu, les monts Kumgang[17] et les monts Myohyang[18] me faisait monter les larmes aux yeux. J'ai pu voir également *Mission sans retour* réalisé par Shin Sang-ok[19], réalisateur sud-coréen travaillant au Nord à l'époque. Le thème de ce film récent était la pérégrination des émissaires Lee Jun et Lee Sang-seol, dépêchés à La Haye lors de la Conférence de la paix de 1907 par l'empereur Gojong pour dénoncer le traité d'Eulsa[20] imposé par le Japon. L'enlèvement du couple Shin Sang-ok et Choi Eun-hee à la fin des années 1970 avait fait beaucoup de bruit en Corée. C'est en 1986, un an après que j'eus visionné le film, que le cinéaste et sa femme ont resurgi à Vienne, où, à la surprise générale, ils se sont réfugiés à l'ambassade des Etats-Unis.

Mission sans retour m'a touché, peut-être parce que le réalisateur était sud-coréen, mais surtout parce que le film rendait compte de tout un pan tragique de l'histoire moderne de la Corée. *L'Ile de Wolmido*, autre film réalisé par un jeune réalisateur coréen qui avait fait ses études en Europe, m'a également fait une forte impression. Il traite, d'un point de vue nord-coréen, du débarquement à Incheon des forces de l'ONU sous le commandement du général MacArthur. C'est un film à petit budget réalisé avec un seul bataillon, la caméra tournant le dos au continent et faisant constamment face à la mer. Une unité d'artillerie nord-coréenne positionnée à Wolmido[21] a pour mission de résister pour laisser aux troupes qui se sont avancées au

Sud jusque sur le Nakdong[22] le temps de remonter. Toute l'unité périt au combat. Le récit, qui aurait dû faire appel à un traitement tragique et violent, prend en réalité, dans le film, une coloration lyrique et intime comme s'il s'agissait d'une histoire vécue dans un petit village. Que la narratrice soit une très jeune recrue de dix-sept ans, chargée des communications, y est pour beaucoup. « Dans mon pays natal, les pommiers sont couverts de fleurs blanches au printemps, le vent d'automne berce les épis d'or, ah ! une poignée de terre des champs de là-bas vaut tellement plus que ma vie ! » La jeune soldate chante en s'accompagnant à l'accordéon. Occupé à donner des ordres pour consolider les tranchées à l'approche du combat, le commandant lui reproche de chanter une chanson aussi sentimentale ; un vieux sergent lui conseille alors gentiment : « Mon commandant, comprenez que ces gars aiment à penser à leur mère, à leur femme ou à leur petite sœur qu'ils ont laissées au pays en écoutant la petite Yong-ok. »

Ce film, d'une force convaincante et au ton beaucoup plus humain que les nombreux films commerciaux auxquels nous sommes habitués, m'a frappé par sa fraîcheur ingénue, moi qui ai vécu dans un monde hybride, au carrefour de différentes cultures où se sont croisés des milliers de livres et tant d'approches philosophiques diverses de la vie. Pourquoi ai-je été aussi ému par cette évocation nationaliste, si simple et rustique ? Tout bêtement parce qu'il était interdit d'exprimer librement le simple fait que le Nord et le Sud étaient une même nation. Je ressentais un désir exquis de dévoiement en même temps qu'une sorte de honte, celle d'avoir toujours éprouvé un peu de crainte envers tout ce qui était en rapport avec le Nord.

Trois ans plus tard, en 1988 – je fais un saut dans le temps –, le gouvernement sud-coréen levait l'embargo sur les écrivains passés au Nord et une sorte de désir furieux de connaître ce pays encourageait les éditeurs à publier, les uns après les autres, des livres rédigés au Nord. Ce mouvement avait été précédé par la vague des Coréens installés à l'étranger rendant visite à leur famille restée au Nord, dont ils étaient séparés. Les autorités ne sont pas intervenues, laissant les forces du marché jouer naturellement, ce qui est dans l'ordre des choses en matière de culture dans une société véritablement démocratique. Cet enthousiasme n'a pourtant pas eu de suite, la publication

des œuvres nord-coréennes a décliné dans les années 1990, seuls les spécialistes du domaine s'y intéressant désormais.

—

En quittant l'Allemagne pour la France, j'ai contacté un ami, le poète Choi Min, qui résidait à Paris. Il m'a fait savoir que, ne pouvant pas venir m'attendre à la gare du Nord à cause de ses cours, c'était l'épouse de Hong Se-hwa[23] qui m'accueillerait. Hong travaillait comme chauffeur de taxi à Paris, son épouse était employée à temps partiel dans un magasin hors taxes. Impliqué dans l'affaire du prétendu Front de libération du Chosun du Sud[24] qui avait valu à de nombreuses personnes d'être arrêtées et inculpées, Hong Se-hwa avait échappé *in extremis* à la police en quittant le sol coréen. Le vrai nom de l'organisation était Comité national de lutte pour la démocratie en Corée, mais les autorités l'avaient rebaptisée d'un nom plus redoutable. Il en avait été de même, naturellement, pour l'Association des étudiants démocrates de Corée, rebaptisée *Inheokdang* (Parti pour la révolution du peuple) par les autorités. Afin d'échapper à la vigilance des agents du renseignement, les dissidents de l'époque donnaient à leurs associations de militants les noms les plus farfelus, du genre Association des randonneurs du coin.

Hong Se-hwa avait rejoint le Comité national de lutte pour la démocratie en Corée dans le but d'y créer une section pour les ouvriers aux côtés du pasteur Pak Hyeong-gyu avec, pour base, l'église Jeil. Le poète et ami Kim Nam-ju[25], qui travaillait avec moi à Gwangju, avait dû rencontrer Hong Se-hwa et Choi Seok-jin, tous deux membres de cette association, lorsqu'il retournait de temps en temps à Séoul. J'avais une confiance absolue en ces hommes, d'une honnêteté et d'une droiture sans faille.

Conduit chez Hong Se-hwa, je me suis reposé en prenant un rapide petit-déjeuner, morceau de baguette et café. Le fils et la fille de mon hôte, tous deux élèves du primaire, m'ont spontanément adressé la parole. Le garçon, s'approchant de moi avec du papier et un stylo, a voulu me dessiner. Une fois mon portrait fini, je lui ai demandé de dessiner un animal, ce qu'il a fait aussitôt avec un certain talent. Je

me suis laissé attendrir par ces deux enfants dont les regards étaient emplis d'éclats de lumière, condamnés à vivre dans un pays étranger. Je n'ai pu m'empêcher de penser aux miens qui tous deux devaient m'attendre à Gwangju avec leur mère.

Hong Se-hwa est passé un peu plus tard chez lui pour faire une pause. Il parlait peu, se contentant d'esquisser des sourires. Il avait toujours cette allure sombre que je lui avais connue à Séoul, lorsque je l'avais aperçu dans un caf'conc'. A cette époque, il avait fait parler de lui pour avoir trouvé un travail dans un restaurant tenu par un Coréen connu pour être favorable au Nord, emploi qu'il avait laissé tomber au bout de quelque temps. Im Jin-taek, qui m'avait accompagné à Berlin, s'était inquiété de ce que devenait notre ami Hong Se-hwa. Un exilé n'est jamais tout à fait libre, où qu'il soit. Puis Choi Min est venu me chercher, j'ai quitté Hong Se-hwa sans qu'on ait eu le temps de prendre un verre ensemble, ayant tous deux un emploi du temps chargé. J'ai rapporté à Choi Min que le fils de Hong faisait de beaux dessins : il m'a fait remarquer que j'étais passé chez Hong sans rien apporter et que j'aurais dû laisser un peu d'argent de poche aux enfants. Moi qui étais un voyageur sans bagages, qui ne savais pas où me mèneraient mes pérégrinations, qui me faisais héberger chez des connaissances, j'ai regretté de n'y avoir pas pensé. Ces enfants, aujourd'hui adultes, ne se souviennent sans doute pas de mon passage, mais j'ai encore le cœur gros à la pensée qu'à eux, qui avaient des regards si lumineux, je ne leur avais rien offert.

Après avoir voyagé en Italie et Espagne en compagnie d'amis, j'ai regagné Paris. L'été touchait presque à sa fin. Mes amis de Paris m'ont fait savoir que Seong Nak-yeong avait appelé de Göttingen. J'ai décidé de retourner en Allemagne pour le retrouver chez un couple coréen de Düsseldorf, un ancien mineur et une infirmière, dont Seong m'avait transmis les coordonnées. Lui venait de mettre un terme au dur travail de la mine. Ensemble, ils s'apprêtaient à ouvrir une petite épicerie dans un local qu'ils avaient loué, alors en travaux. Lorsqu'ils quittaient les mines de Bochum, les Coréens cherchaient un nouvel emploi à Dortmund, Düsseldorf, Essen ou Cologne. Ils

guidaient volontiers les nouveaux venus en Allemagne et s'entraidaient pour organiser des événements. On m'avait dit que le poète Moon Byeong-ran était logé chez eux.

Si je me souviens si bien de ce couple qui venait d'avoir un fils, et dont le bonheur qu'ils éprouvaient à commencer une nouvelle vie en tant que citoyens allemands m'avait ému, c'est que, au cours de mon voyage aux Etats-Unis où je suis allé donner des conférences après mon étape allemande, j'apprendrais le drame qui l'avait frappé. La voiture à bord de laquelle l'ancien mineur transportait Yun Gwang-jang, le frère aîné de Yun Han-bong, avait été percutée par un train à un passage à niveau dont la barrière n'avait pas été abaissée. Yun Gwang-jang, assis à l'arrière, s'en était sorti à peu près indemne. Mais le conducteur, lui, avait été tué sur le coup, et un autre mineur assis devant à côté de lui – quelqu'un que j'avais rencontré, lui aussi – avait été grièvement blessé. Yun Han-bong, professeur au lycée Daedong de Gwangju, avait été arrêté et licencié pour avoir pris part au mouvement démocratique ; ses quatre frères ont connu le même sort au cours de notre combat pour la démocratie. Les associations civiles allemandes invitaient souvent les dissidents coréens, les activistes pro-démocratie. Ces échanges étaient rendus possibles grâce à l'aide des Coréens résidant en Allemagne, actifs au sein des associations, protestantes ou autres.

Seong Nak-yong, que j'ai revu chez le couple coréen de Düsseldorf, m'a dit que Yun Han-bong avait appelé plusieurs fois pour m'inviter à aller le voir aux Etats-Unis et lui donner un coup de main avant que je rentre en Corée. Il m'a montré un bref message arrivé par fax : une association de protestants m'invitait aux Etats-Unis. Pour obtenir un visa pour les Etats-Unis, il me fallait théoriquement rentrer en Corée. Or j'étais parti avec un visa d'une durée d'un an valable pour une seule sortie. Pourquoi ne pas tenter ma chance en allant demander un visa à l'ambassade américaine de Bonn, non loin de Düsseldorf ? Ma lettre à la main, le fonctionnaire au guichet a secoué la tête. Il me fallait retourner en Corée et demander un visa là-bas. J'allais renoncer quand Seong Nak-yeong s'est lancé dans de longues explications qui ont eu pour résultat qu'on m'a invité à déposer mon passeport. En sortant de l'ambassade, j'ai demandé à Seong ce qu'il

avait dit ; il avait expliqué que le secrétariat de l'association allait appeler l'ambassade pour confirmer son invitation. Revenus chez mes hôtes de Düsseldorf, nous avons téléphoné à l'école coréenne de Los Angeles. J'ai entendu la voix de Yun Han-bong, cinq ans après qu'on s'était quittés. Des amis qui se trouvaient à ses côtés se sont relayés pour me parler. Après son exil dramatique, des gens qui disaient me connaître s'étaient empressés de lui apporter de l'aide. Dans la société coréenne, les amis des amis sont tout de suite des amis. La Corée est un tout petit pays. Quand, le lendemain, à l'heure convenue, je me suis rendu à l'ambassade, le personnel m'a tendu mon passeport agrémenté d'un visa. « Nous avons vérifié votre identité, vous bénéficiez d'une mesure exceptionnelle. »

A l'aéroport de Los Angeles, deux vieux amis m'attendaient, Lee Se-bang, poète, et Jeon Jin-ho, dramaturge. Le premier avait été élevé par sa mère, maîtresse d'école, et par sa sœur, son père, militant de gauche, ayant disparu pendant la guerre. Sa famille était parvenue à émigrer aux Etats-Unis grâce à sa sœur qui y avait trouvé un emploi d'infirmière. Lee Se-bang avait laissé tomber la poésie, il gagnait sa vie comme photographe professionnel. Jeon Jin-ho, qui avait épousé la sœur de Lee Se-bang dans les années 1970, en pleine dictature, avait fui la Corée avec elle.

Ils m'ont conduit à une maison de deux étages de Korea Town. Sur la façade en bois, à côté de l'entrée abritée par un portique, j'ai pu lire : *Ecole nationale coréenne* et *Association des jeunes Coréens des Etats-Unis*. Derrière, il y avait un grand jardin. Des jeunes et quelques personnes plus âgées nous attendaient devant une table déjà apprêtée. Yun Han-bong, cheveux courts, blouson et baskets, avait tout l'air, comme autrefois, d'un ouvrier journalier. Nous ne nous sommes pas jetés dans les bras l'un de l'autre comme le font les Occidentaux, mais nous nous sommes serré les mains, longuement. Yun souriait mais ses yeux étaient emplis de larmes. J'ai essuyé les miennes en lui tournant le dos. Yun était quelqu'un que j'aimais beaucoup et à qui, bien qu'il fût mon cadet de cinq ans, je témoignais beaucoup de respect, pour ses qualités de générosité, perspicacité, sérieux, qui lui avaient attiré la sympathie de beaucoup de gens.

Lors de la répression du mouvement démocratique par la dictature, je m'étais évertué à trouver des points de chute pour mes jeunes collègues qui fuyaient Gwangju et venaient chercher refuge à Séoul. Certaines de mes connaissances acceptaient de les héberger, mais pas toujours ; parfois leur situation familiale ne le permettait pas. Yun Han-bong avait prédit des émeutes sanglantes, convaincu que le nouveau régime militaire[26] ne lâcherait pas le pouvoir, qu'il n'accepterait pas de le confier à un gouvernement civil. En 1980, après le soulèvement de Gwangju, Yun Han-bong, Choi Gweon-haeng et moi-même nous sommes retrouvés à Séoul. Nous avons dû nous mettre en quête de planques pour Yun, afin de parer à de probables recherches. Choi Gweon-haeng est allé frapper aux portes de personnes que je connaissais, mais moi je me tenais un peu en retrait. Un premier point de chute a été trouvé chez Lee Cheol-yong, militant dans le quartier pauvre de Miari au nord de Séoul. Plusieurs personnes ont été acheminées chez lui pour passer les premiers jours suivant leur arrivée à Séoul. On pensait déplacer Yun plus tard, en fonction de l'évolution de la situation.

Choi Gweon-haeng cherchant toujours de nouvelles planques, je lui ai indiqué l'atelier de peinture d'une amie de ma femme. Situé dans une ruelle au centre-ville, cet atelier avait, sur les maisons individuelles, l'avantage de n'être pas exposé au regard de voisins. Yun Han-bong, qui avait été identifié par le régime comme un des initiateurs du soulèvement de Gwangju, était recherché activement. Vu le tour tragique pris par les événements, il risquait d'être torturé et tué s'il était arrêté. Il a vécu quasiment toute une année dans cet atelier. Mais un jour, la visite inopportune d'amis de l'artiste, un écrivain bien connu et sa femme, l'a placé dans une situation délicate. Il ne pouvait plus rester dans cette cache. Ses proches ont mis au point un plan pour l'aider à fuir à l'étranger. Leurs efforts conjugués ont permis d'impliquer des employés du transport maritime. Dans la nuit du 29 avril 1981, Yun Han-bong a embarqué, à Masan, à bord du *Leopard*, cargo sous pavillon panaméen. Une cachette lui avait été aménagée dans les toilettes de la section des soins. Il est resté caché pendant les trente-cinq jours de la traversée dans un espace de cinq mètres carrés, en proie à l'anxiété et à la faim. Tout envoi a toujours

un destinataire. Un pasteur coréen installé aux Etats-Unis a été sollicité par un pasteur de son église de Séoul pour aller réceptionner la cargaison. Pour assurer le contact, un mot de passe avait été prévu ; le pasteur devait demander : « Vous aimez les roses ? » et Yun devait répondre : « Non, j'aime les azalées. » Le pasteur de Séoul avait appelé son homologue aux Etats-Unis pour lui annoncer que le colis était parti et pour demander l'assistance du Robert F. Kennedy Center for Justice and Human Rights.

Contre un des murs du réduit où Yun tentait de survivre à bord de son bateau passait une cheminée, faisant de son gîte un véritable four. De plus, le bateau a d'abord accosté en Australie avant de toucher la côte Ouest des Etats-Unis. A son arrivée, après avoir franchi deux fois l'Equateur, notre passager clandestin était devenu un véritable squelette.

Lorsque le pasteur, venu de chez lui à Seattle, est arrivé au port, il a aperçu plusieurs hommes en gabardine qui rôdaient autour du bateau, ce qui l'a dissuadé d'approcher. Plus tard, vérification faite, il est apparu qu'il s'agissait de membres du Kennedy Center venus assurer la sécurité de notre ami à la demande de l'association des droits de l'homme. Ayant réussi à monter à bord, le pasteur a finalement trouvé Yun Han-bong, quasi moribond, et lui a demandé le mot de passe. Ce dernier, à demi conscient, n'a pas su répondre. Le pasteur a quitté le bateau en se demandant s'il n'était pas tombé dans un guet-apens de l'Agence de renseignement. Rentré chez lui, un contact depuis la Corée lui a confirmé que « le colis était sans risque ». Il est alors retourné au port pour tirer Yun Han-bong de sa planque. Cela juste une heure avant que le bateau ne réappareille. Comment aurais-je pu imaginer que je retrouverais cet ami en terre étrangère, lui qui était arrivé ici au terme d'un si périlleux périple ?

Il faut que je dise d'abord quelques mots de Yun Han-bong. Après avoir fait son service militaire, Yun est entré à la faculté d'agronomie de l'université nationale du Jeolla du Sud. Lui qui faisait déjà plus vieux que son âge avait quatre ans de plus que ses camarades de promotion. Il se comportait, en outre, comme un paysan. D'où son surnom de Hapsu. Dans le patois du Jeolla, ce mot désigne la merde. Quand il a pris connaissance du surnom qui lui avait été donné, loin de

se fâcher, Yun s'en est félicité : pour un paysan, il s'agit d'un engrais précieux. Il a même inscrit son surnom sur ses livres en caractères chinois. Le poète Kim Nam-ju avait, lui aussi, hérité d'un surnom, Mulbong, fort différent de celui de Yun. Mulbong signifie « tendre comme la pomme de terre » : c'est dire combien Kim Nam-ju était gentil et généreux.

Yun Han-bong, alias Hapsu, était un révolutionnaire aguerri. Tenant sagement compte du contexte social, il n'avait jamais laissé paraître ouvertement ses penchants idéologiques, mais il était foncièrement socialiste et nationaliste. En Corée, il n'était pas raisonnable, pour un militant, de révéler ses convictions personnelles. Si j'ai utilisé le mot « penchant » pour parler de nationalisme, c'est pour dire que le nationalisme n'était pas vraiment son credo. S'il évoquait des nationalistes comme Kim Koo[27], An Jung-geun[28] et Jeon Bong-jun[29] lorsqu'il s'adressait aux Coréens installés comme lui aux Etats-Unis, c'était pour faciliter la communication avec le grand public, en utilisant, à la manière de Bouddha, des exemples connus de tout le monde. Jamais je ne l'ai entendu parler de nationalisme entre nous. A repenser aujourd'hui au contexte de l'occupation japonaise, ceux qui combattaient pour l'indépendance du pays, de gauche comme de droite, prisaient le nationalisme aussi bien que l'internationalisme. Les options gauche et droite n'étaient pas contradictoires. Le concept de nationalisme, qui n'avait rien d'ambigu au temps de la colonisation, s'est beaucoup complexifié aujourd'hui.

Si j'ai dit plus haut que je lui témoignais beaucoup de respect, cela signifie aussi que je ressentais un peu de gêne à son égard. Il était toujours parfaitement fidèle à ses principes, il ne tolérait pas d'écart dans la conduite des affaires et parvenait toujours à imposer sa volonté de façon très combative, ce qui lui avait valu des critiques de ma part. Je lui reprochais une attitude trop rigide et obstinée, peu compatible avec notre travail auprès du public. Mais lui, tout en laissant entendre qu'il désavouait mes façons de faire libérales dans les activités de notre mouvement culturel, il finissait toujours par prendre fait et cause pour moi. Je le traitais, par jeu, de commissaire politique. Après son arrivée aux Etats-Unis, il avait, dans un premier temps, conçu le projet de créer une école coréenne à Los Angeles.

Par le truchement des étudiants coréens arrivés pour leurs études, il contactait de jeunes Américains d'origine coréenne. Il organisait des rencontres entre les jeunes de la côte Est et ceux de la côte Ouest. Il privilégiait les réunions à une dizaine de personnes plutôt que les grandes conférences, afin de favoriser le débat. Il avait cette capacité de toucher les gens en leur parlant à cœur ouvert.

Quand une structure pour la jeunesse se mettait en place, elle organisait des activités diverses, colonies de vacances ou débats, pour maintenir la cohésion des groupes. Le fonctionnement de la structure était assuré par des bénévoles et du personnel à temps plein. Elle éditait des newsletters, faisait circuler des nouvelles sur les actions en faveur de la démocratisation et de la réunification, et animait des « Community Centers », guichets où l'on s'occupait d'assister les clandestins, de régler les problèmes économiques comme les retards de paiement des salaires, la protection sociale, les impôts. Ce qui me faisait chaud au cœur, c'était de voir que tous ces gens travaillaient en étroite collaboration avec les associations civiles locales en matière de religion, droit humain, paix, droit des femmes ; ils participaient aussi à des manifestations américaines. Pour les jeunes Américains d'origine coréenne, la relève était en train de se faire entre la première génération, la « génération 1,5 »[30] et la seconde génération. Les étudiants coréens arrivés pour leurs études avaient une conscience très aiguë de la réalité politico-sociale de leur pays. L'Association des jeunes Coréens des Etats-Unis regroupait aussi bien les jeunes émigrés que les étudiants. Attirés par les Coréens de la génération 1,5 et de la seconde génération, devenus citoyens américains, de nombreux étrangers prêtaient main-forte à ses activités en tant que bénévoles. C'est dire que beaucoup de choses étaient possibles à l'étranger.

Ces structures fonctionnaient grâce aux cotisations des membres et à des subventions. Les étudiants pouvaient être membres de plein droit ou membres associés ou travailler en tant que permanents. Yun Han-bong ressentait la nécessité de créer des structures pour les adultes, afin qu'ils deviennent les piliers des communautés d'émigrés et des soutiens pour les jeunes. Ces émigrés adultes de la première génération, sensibles aux questions nationales et politiques des deux Corée, avaient quitté la péninsule dans les années 1960, quand la

marche forcée du développement avait été lancée par la dictature. Ils avaient, comme on dit, « fait leur trou », ils exerçaient les métiers de professeur, médecin, avocat, pasteur, entrepreneur, patron de PME, ingénieur, agriculteur, etc. L'église protestante coréenne leur servait de relais. Ils travaillaient chacun dans leur domaine comme autant d'îlots. Ils se retrouvaient tous ensemble une fois par semaine à l'église coréenne, rendus confiants par leur appartenance à une communauté.

Yun Han-bong n'avait pas eu trop de mal à convaincre les jeunes au début de son séjour aux Etats-Unis, mais la génération des adultes l'ignorait. C'est qu'au début, il n'était pas regardé comme un réfugié en exil, ni comme un pasteur, ni même un chrétien. A leurs yeux, il n'était qu'un militant, un étudiant d'une université de province qui avait fait deux séjours en prison, lors de l'affaire de l'Association des étudiants démocratiques et pour infraction à l'état d'urgence. Pour eux, il n'était qu'un « garnement de dissident ». Dans le pire des cas, ils avaient entendu dire que le soulèvement de Gwangju n'était qu'une mutinerie de « cocos ». Comment faire confiance à un type qui y avait participé puis s'était éclipsé clandestinement par bateau ? S'il en était ainsi pour le commun des mortels, plus d'un parmi les intellectuels favorables au mouvement démocratique était tout aussi méfiant à son égard : certains le considéraient carrément comme un communiste travaillant pour la Corée du Nord, d'autres se méfiaient de lui en le soupçonnant d'être un espion au service de l'Agence de renseignement.

Ma visite aux Etats-Unis prenait du sens pour lui aussi bien que pour moi. Elle me permettait de lui apporter une caution, d'affirmer qu'il avait été envoyé à l'étranger en tant que militant fiable et jouissant du soutien de personnalités engagées dans le mouvement démocratique. J'étais connu pour avoir publié *Jang Gilsan* en feuilleton, j'étais un écrivain reconnu, et, en tant qu'auteur d'un témoignage sur l'affaire de Gwangju qui faisait un tabac, j'avais autorité pour parler de ce qui s'était passé dans cette ville. Me montrer auprès de Yun était pour lui une formidable occasion de se faire reconnaître des Coréens des Etats-Unis.

Nous avons organisé une conférence à Los Angeles pour le grand public, puis des rencontres avec les Coréens d'autres localités. Ceux qui étaient en contact avec l'Ecole coréenne conviaient leurs amis et

relations à nos interventions publiques, ce qui facilitait leur identification. Nous sommes allés à San Francisco, San Jose, Seattle, San Diego sur la côte Ouest, puis à Dallas et à Houston dans le Sud, puis à Denver au Centre-Ouest. Après un temps de repos à Los Angeles, nous sommes partis pour New York où nous avons procédé de même, une conférence grand public suivie d'autres rencontres de plus petit format. New York, Philadelphie, Detroit… en trois mois nous sommes intervenus dans treize villes américaines. Fort de cette expérience, Yun Han-bong a ensuite créé la Fédération des Coréens des Etats-Unis.

Nous étions basés à New York, nous y revenions après chacune de nos interventions dans les villes de l'Est, avant de repartir. Parfois, ce sont les membres de l'Association des jeunes Coréens qui me servaient de guides, mais c'est Yun Han-bong qui m'accompagnait pour les étapes les plus importantes. Passer plusieurs mois aux côtés de Yun m'a permis de l'observer dans ses habitudes quotidiennes. Il avait de solides principes. Tout d'abord, il n'avait pas émigré dans le but de s'installer aux Etats-Unis, il y était en exil, décidé à ne pas s'adapter à la vie américaine. Il ne faisait pas d'efforts pour apprendre l'anglais, ni pour adopter les modes de vie américains. Ensuite, dans un esprit de solidarité avec les prisonniers politiques et les personnes les plus démunies de sa patrie, il ne dormait pas dans un lit mais par terre, sur une couverture déroulée sur le plancher. Enfin, il ne possédait pas d'argent et n'acceptait jamais d'en recevoir pour lui. Il percevait du secrétariat de l'Association le minimum nécessaire à ses déplacements et à ses repas, dépenses dont il rapportait toujours les factures. Sa discipline d'ascète allait au-delà : quand, au cours de ses déplacements, il était hébergé chez des Coréens, il s'abstenait de prendre un bain ou une douche, ne s'accordant ce privilège qu'une fois par semaine.

L'école coréenne de Los Angeles était une maison avec, à l'arrière, un espace vert assez étendu, qu'un donateur avait mis à sa disposition. Yun avait remplacé le gazon par des laitues, de l'armoise, du sésame, des piments, ce qui lui permettait de faire de substantielles économies sur ses dépenses de nourriture. D'autres que moi, qui y ont habité après mon passage, se sont plaints d'avoir été obligés de se lever tôt pour arroser le jardin ou le désherber. Lorsque j'y étais, il en était de

même, il n'y avait que des légumes sur la table. Kim Yong-tae[31] et Yu Hong-jun[32], qui s'étaient aussi logés là, s'étaient étonnés qu'il n'y eût que des légumes à manger. Ne voyant jamais le moindre bout de viande, se trouvant dans l'impossibilité de goûter à ce fameux « *galbi* de L.A. »[33], ils se demandaient en plaisantant s'ils étaient bien aux Etats-Unis. Lorsqu'il se déplaçait pour aller donner des conseils ici et là sur diverses questions d'actualité, Yun emportait un balluchon d'un brun sombre semblable à celui des marchands ambulants d'autrefois. Ses amis se moquaient gentiment de lui, lui reprochant de n'aimer que cette couleur digne de son surnom. Dans ce balluchon, qu'ils appelaient son « sac de merde », il transportait des sous-vêtements, des chaussettes, un stylo, un couteau à tous usages, un coupe-ongles, le strict minimum pour faire face aux nécessités quotidiennes. J'appelais cela une « manie de prisonnier ».

A New York, j'ai rendu visite au PEN Club pour informer ses membres que les poètes Kim Nam-ju et Lee Gwang-ung étaient emprisonnés et les appeler à agir pour demander leur libération. A Washington, je suis allé à la Commission des droits de l'homme du secrétariat d'Etat en compagnie d'un missionnaire américain qui agissait en tant que lobbyiste de l'Association des églises protestantes de Corée. Nous avons fait savoir à quel point les droits de l'homme étaient bafoués après la tragédie de Gwangju. Je suis allé également au Kennedy Center for Justice and Human Rights. Je suis allé voir un député qui avait dit qu'il s'intéressait à la question coréenne.

D'autres personnes rencontrées au cours de ce premier séjour à l'étranger m'ont fait très bonne impression, je pense à Seong Nak-yong en Allemagne, au pasteur Jeong Gi-yeol à Washington et à Han Ho-seok à New York. Seong Nak-yong et Yun Han-bong se sont séparés plus tard à cause de différences d'analyse. Aux yeux de Yun Han-bong, Seong Nak-yong était « trop individualiste et radical ». Quant à Yun, bien qu'œuvrant pour la réunification, il gardait une certaine distance avec le Nord, mais aussi avec les personnalités proches du Nord. Il répétait que la priorité, c'était d'assurer la sécurité des dissidents en Corée, que ce qui se faisait à l'étranger, ce n'étaient que des actions de soutien à distance. A l'étranger, on ne risquait pas d'être arrêté ni jeté en prison, le seul risque était de se désintéresser

de ce qui se passait en Corée. On ne pouvait donc pas aller très loin, il fallait se contenter d'avancer pas à pas. C'était une attitude d'autant plus raisonnable que les jeunes Coréens résidant à l'étranger, où ils jouissaient d'une assez grande liberté, étaient prompts à tenir des discours radicaux.

Nombreux sont les Coréens que j'ai rencontrés, souvent j'ai été invité chez eux. Parmi eux, certains étaient allés au Nord et avaient publié un récit de leur voyage. Ils y étaient allés parfois plusieurs fois, pour revoir leur famille restée là-bas. Leurs témoignages ont été publiés aux Etats-Unis et distribués aussi en Corée du Sud. J'ai, comme beaucoup d'autres, trouvé la lecture de ces témoignages émouvante. Lorsque j'ai pu rencontrer certains d'entre eux, ils m'ont parlé des dessous de leur expérience au Nord. Yun Han-bong, qui m'accompagnait, ne disait rien, s'abstenant de tout commentaire. Mais parfois, il me suggérait discrètement de ne pas aller voir ces gens qui étaient allés au Nord. Il avait des doutes sur leurs qualités humaines plus encore que sur leur idéologie.

Au cours d'une de ces périodes de repos que nous nous accordions à New York après chacune de nos tournées dans les villes américaines, j'ai proposé de créer, au sein de l'association, un poste de chargé des affaires culturelles. Instaurer des lieux d'animation culturelle pour le peuple, c'est la première chose que j'avais faite en m'installant dans le Jeolla. Yun Han-bong avait lui aussi expérimenté ce type d'action à Gwangju. Ensemble, nous avons proposé aux membres de l'Association des jeunes Coréens des Etats-Unis qui semblaient avoir des talents en matière d'animation culturelle de se lancer. Nous avons même envoyé des invitations à des jeunes qui n'étaient pas membres de l'association. J'ai rédigé le script d'une pièce de théâtre de rue. J'en avais tellement créé en Corée que je pensais aboutir en une semaine. Mais cela m'a pris quinze jours. Sans même attendre que j'aie terminé mon travail de rédaction, nous avons regroupé les membres de notre équipe pour commencer les répétitions. Notre but était de faire connaître l'histoire du peuple coréen aux jeunes Coréens et au public américain. La première scène s'ouvrait sur l'épisode de Jeon Bong-jun, jugé et exécuté pour avoir lancé le mouvement populaire Donghak[34] pendant la période de Joseon. Puis venaient les

temps modernes, le soulèvement du peuple et la prise de la mairie de Gwangju, de nuit, par les insurgés. Les scènes étaient constituées surtout de danses chorégraphiées sur des musiques traditionnelles des campagnes. Avec des dialogues resserrés de façon symbolique, la pièce était tout entière organisée comme un rite chamanique. Nous avons trouvé des joueurs de *samulnori*, une musique de percussions paysanne, et invité une chorégraphe. Celle-ci deviendrait plus tard ma seconde épouse et, ce faisant, j'infligerais une profonde blessure à Hong Hee-yun.

La salle de réunion de l'Association des jeunes Coréens de New York a servi d'espace de répétition pendant tout un mois. Le programme des répétitions était particulièrement dense. Les étudiants sautaient des cours, les jeunes travailleurs prenaient des congés, certains ont même carrément abandonné leur emploi à temps partiel ou permanent, bien que n'ignorant pas les difficultés dans lesquelles ils se retrouveraient une fois les représentations terminées. D'autres, informés de ce qui se passait, apportaient du riz et des plats pour nourrir la troupe, collectaient de l'argent, vendaient les billets. Nous avons intitulé la pièce *Le Rite chaman pour la réunification – Quand la montagne verte crie à tue-tête* et baptisé la troupe du nom de Binari (Souhait). Le projet culturel de l'Association était donc sur les rails. Nous faisions appel régulièrement à la Corée pour avoir de l'aide en matière de musique et de danses paysannes, de danses masquées, de chants folkloriques, de *pansori*, de rites chamans, et transmettions ce savoir aux jeunes. De joueurs amateurs de *samulnori*, nos acteurs se sont mués en militants actifs très organisés. Si au départ elle avait eu pour ambition de manifester sa solidarité avec le peuple de Corée, cette troupe de percussions est devenue très vite célèbre grâce au caractère joyeux et tonitruant de sa musique. Plusieurs années plus tard, lorsque je suis revenu aux Etats-Unis en passant par l'Allemagne, après mon passage au Nord, j'ai assisté à une performance de la troupe Binari qui avait atteint un niveau tout à fait professionnel.

L'hiver est arrivé à New York. En décembre, le professeur Wada Haruki[35] de l'université de Tokyo, de passage à Washington pour un congrès, est venu me rendre visite au bureau de l'Association de

solidarité entre le Japon et la Corée. Membre de l'Institut des sciences sociales de l'université de Tokyo, il est un des meilleurs spécialistes de la Russie et de la Corée du Nord. Ce chercheur réputé avait, lorsqu'il était étudiant, milité activement contre la signature du Traité de coopération mutuelle et de sécurité entre les Etats-Unis et le Japon[36], il s'était engagé dans l'opposition à la guerre au Vietnam et s'était montré solidaire du mouvement de démocratisation de la Corée. Il était le président de l'Association de solidarité entre le Japon et la Corée. Tout cela faisait, évidemment, qu'il était *persona non grata* en Corée du Sud. Il n'était certes pas le seul intellectuel à être considéré comme indésirable par les autorités coréennes : à titre d'exemple, je citerai le professeur Bruce Cumings, auteur des *Origines de la guerre de Corée*[37] où il donne de la partition de la Corée et de la question coréenne une interprétation différente de celle des autres chercheurs américains – ouvrage mis à l'index. Le professeur Wada Haruki m'a demandé de m'arrêter à Tokyo à mon retour. Au Japon, se trouvait Cho Seong-u[38] qui, après avoir été mis en cause dans le prétendu complot ourdi par Kim Dae-jung[39] – affaire montée de toutes pièces par l'Agence de renseignement après Gwangju – avait été libéré. Lee Ju-ik, Seo Dong-man, Gang Chang-il, tous trois plus jeunes que moi, se trouvaient aussi au Japon pour leurs études où ils avaient le professeur Wada Haruki pour directeur de recherche.

Quand, le jour de Noël, j'ai atterri à Tokyo, Cho Seong-u, informé de mon arrivée par Yun Han-bong, m'attendait à l'aéroport. J'ai rencontré, les uns après les autres, des membres du Mouvement de solidarité entre le Japon et la Corée, des écrivains, des journalistes, des professeurs, des membres des associations, et passé beaucoup de temps à participer aux rencontres qu'ils organisaient. Cho Seong-u avait fait plusieurs séjours en prison en Corée au cours de ses études pour avoir participé à des manifestations. Sa licence en poche, il avait été incarcéré une nouvelle fois pour « complot contre la sûreté de l'Etat », crime abominable. Une fois libéré, il était parti au Japon. Sa mère, veuve, et toute sa famille l'avaient accompagné à l'aéroport, lui souhaitant ardemment de revenir avec un doctorat japonais, gage de réussite. Leur vœu est resté lettre morte. Les militants et

les intellectuels de l'époque éprouvaient tous un sentiment de dette à l'égard des victimes de Gwangju : dès qu'ils se retrouvaient dans une situation un tant soit peu tranquille, ils ressentaient de la honte, ils se sentaient coupables. Cho Seong-u disait à l'époque, en manière de plaisanterie, qu'il avait arrêté ses études à cause de moi, mais en réalité, il considérait qu'il avait une dette envers Gwangju, qu'il devait payer en apportant sa contribution à la société coréenne. Il jouerait un rôle capital dans la création de l'Association coréenne pour la réunification, qui regrouperait des gens du Sud, du Nord et de la diaspora coréenne dans le monde.

Lee Ju-ik, en doctorat à l'université de Tokyo, était un étudiant brillant. Quelques années plus tôt, alors qu'il était en première année de chinois à l'université Hankook des études étrangères, il était venu me voir : il voulait adapter ma nouvelle *Rêver de cochons*[40] au théâtre. J'avais été très touché de voir un étudiant de première année entreprendre un tel projet. A Tokyo, je l'ai invité, lui et ses amis de sa troupe de théâtre, au marché aux poissons pour manger des sushis accompagnés de *soju*. C'est lui qui, ensuite, m'a servi d'interprète chaque fois que j'ai participé à des rencontres ou des débats au Japon.

Je me félicite d'avoir fait la connaissance d'Ito Narihiko, critique littéraire et professeur à l'université Chuo. Je les compte, lui et le professeur Wada, tous deux mes aînés, au nombre de mes meilleurs amis. Si ce dernier est un militant engagé dans la lutte contre le système de défense japonais, le professeur Ito Narihiko est un homme de culture, ancien éditorialiste du journal de l'université de Tokyo. Bien que de sensibilité très différente, ils se sont tous deux engagés contre la guerre au Vietnam et ont apporté un solide soutien à la démocratisation de la péninsule coréenne en participant très activement aux campagnes pour demander la libération de Kim Ji-ha et de Kim Dae-jung. Ils ont plaidé pour que le Japon indemnise les pays d'Asie de l'Est et lutté pour défendre un point de vue objectif sur la Corée du Nord. Pour ce faire, ils ont tous deux constitué des réseaux d'associations au Japon.

En côtoyant ces amis japonais issus de la société civile, j'ai été amené à cultiver un profond sentiment de respect à leur égard. Leur modestie, leur fidélité, leur sincérité me sont allées droit au cœur.

Leur engagement en faveur de la paix en Asie était en même temps un engagement en faveur de la démocratie au Japon. Dans l'ombre de la prospérité de ce pays qui fut par le passé l'agresseur de l'Asie – prospérité construite sur la partition de la Corée –, le peuple japonais mène une vie bridée. De la période impériale jusqu'à l'après-guerre, le progrès social au Japon est resté un désir impossible à assouvir. Le Japon est entré dans la modernité sans évoluer.

Grâce à Wada Haruki, j'ai pu faire également la connaissance de Yasue Ryosuke, rédacteur en chef de la revue mensuelle *Sekai*[41]. Yasue Ryosuke a laissé des souvenirs impérissables aux Coréens du Japon. Mes compatriotes vivant dans l'archipel, amenés ici par la force ou émigrés en quête de travail, puis enracinés dans cette terre étrangère, ont en majorité choisi d'y rester au moment de la Libération. Cette communauté coréenne a constitué un corps uniforme jusqu'à la partition de la Corée. Se retrouvant tout d'un coup dans une nation libre, elle aspirait à défendre ses intérêts propres dans ce Japon qui était encore, il y a peu, son maître et colonisateur. La plupart de ces gens appartenaient socialement aux classes inférieures, celle des ouvriers. Après la Libération, fut fondée la Fédération des ressortissants de Chosun résidant au Japon, que la partition du pays allait diviser en une Union des résidents coréens du Japon (Mindan), proche du Sud, et une Association générale des Coréens résidant au Japon (Chongryon), attachée au Nord. Depuis plus d'un demi-siècle de séparation, les deux associations ont été utilisées par les deux gouvernements de Corée sans que ceux-ci assument à leur égard la garantie d'aucun droit.

Les Coréens du Japon ont pris conscience de leur identité particulière de *Zainichi*[42] en deux occasions. En 1955, lorsqu'une loi a rendu obligatoire le relevé des empreintes digitales des étrangers, décision qui a suscité un fort mouvement de résistance (cette loi a été abolie en 1993), et en 1959 lors d'une opération de rapatriement au Nord. Ces résidents ont été classés selon trois nationalités : ceux qui relevaient de la République de Corée, ceux qui relevaient de la République populaire démocratique de Corée, et ceux qui relevaient du Chosun, c'est-à-dire qui avaient décidé, plutôt que de choisir entre le Sud et le Nord, de garder la nationalité coréenne d'avant la Libération. Les

résidents autres que ceux qui avaient opté pour la nationalité sud-coréenne subissaient toutes les discriminations applicables aux étrangers en séjour temporaire en raison de l'absence de relations diplomatiques entre la péninsule et le Japon : ils ne pouvaient même pas quitter le sol japonais librement. Il leur fallait, avant de sortir, demander un visa de rentrée temporaire. Six cent mille résidents ont choisi la nationalité du Sud ou du Nord, tandis que trois cent mille ont fini par se faire naturaliser japonais après avoir subi discriminations et répressions.

Si, à propos de Yasue Ryosuke, je me suis attardé à rapporter comment s'est constituée la communauté coréenne du Japon, c'est à cause des relations profondes qu'il entretenait avec les deux Corée. Jeune, il a travaillé pour les éditions Iwanami Shoten avant d'être engagé comme secrétaire particulier de Minobe[43], gouverneur de Tokyo. Ayant appris, au cours de son exercice, que les Coréens du Japon souhaitaient ouvrir une université Chosun, il a joué un rôle déterminant pour leur permettre d'obtenir l'autorisation. Lorsque, quelques années plus tard, en route pour la Corée du Nord, je suis repassé par le Japon, il était devenu le président d'Iwanami Shoten. Cette maison d'édition progressiste qui s'était exprimée contre la guerre de manière directe et indirecte, était devenue le porte-parole des intellectuels japonais d'après-guerre et de leur vision pacifiste du monde. En particulier, sa revue mensuelle *Sekai* a toujours maintenu, dans sa ligne éditoriale, une critique constante de la droitisation de la société japonaise et des arrangements d'après-guerre, et porté un intérêt manifeste aux pays du tiers-monde.

Un certain nombre d'événements avaient retenu l'attention de Yasue Ryosuke : le soulèvement des étudiants du 19 avril 1960[44], le coup d'Etat de Park Chung-hee du 16 mai 1961, l'arrestation de Yun Isang et de Lee Ung-no, deux artistes mondialement connus, lors de l'affaire des espions de Berlin-Est ; il avait suivi de près la candidature de Kim Dae-jung à la présidence et son échec, puis son enlèvement au Japon. De 1973 à 1988, il avait ouvert la revue à une rubrique spéciale, « Correspondance de Corée », signée d'un certain « Originaire de TK ». Les intellectuels coréens de l'époque ignoraient le nom de Yasue Ryosuke mais connaissaient tous ce nom de plume d'un analyste coréen[45]. Cette rubrique dénonçait les événements que

la presse coréenne, elle, ne pouvait pas traiter. Yasue Ryosuke a aussi publié, à plusieurs reprises, des entretiens avec Kim Dae-jung ; et, chose inédite dans l'histoire du journalisme japonais, des entretiens avec Kim Il Sung. On imagine sans peine la position du gouvernement de Corée du Sud à l'égard de Yasue Ryosuke. Il avait des relations très étendues avec des personnalités du parti socialiste, parti d'opposition, mais aussi du parti libéral démocrate (PLD) au pouvoir au Japon. Il avait ses convictions propres sur l'avenir du Japon et de l'Asie. Lui et ses amis aspiraient, à voir naître une « Communauté asiatique pacifique », aspiration à laquelle adhéraient les intellectuels coréens.

C'était un homme frugal qui avait de l'humour. Dans les propos qu'il tenait à l'égard de ses ennemis, il mettait toujours une touche de bonhomie et de générosité comme s'il parlait simplement des défauts des amis de son quartier. Je n'avais jamais l'impression d'avoir en face de moi un Japonais quand je m'entretenais avec lui. Cela ne voulait pas dire qu'il ne faisait pas preuve de cette perspicacité et de cette droiture propres aux intellectuels japonais.

Un jour, il m'a convié à déjeuner dans sa maison d'édition où il m'a présenté à Ôe Kenzaburô. Voulait-il me signifier qu'une entrevue avec Wada Haruki n'était pas suffisante, et qu'il voulait me témoigner une nouvelle marque d'estime ? J'étais à la fois embarrassé et heureux de cette rencontre imprévue avec cet écrivain. Oe, mon aîné de huit ans, était un petit garçon quand le Japon est entré en guerre avec les Etats-Unis. C'est en cette année-là que moi, né en Mandchourie, j'ai franchi le 38e parallèle avec mes parents partis s'installer à Séoul. La guerre de Corée, je l'ai connue quand j'étais un tout jeune garçon. Je fais partie de la génération dite du *hangeul*, celle qui a été éduquée au moyen de l'alphabet coréen et non plus en japonais. J'ai vécu la révolution des étudiants de 1960 puis j'ai été emporté par le mouvement de protestation contre la normalisation des relations diplomatiques avec le Japon, tandis qu'au Japon la lutte contre le Traité de sécurité entre les Etats-Unis et le Japon[46] prenait de l'ampleur. Ces deux mouvements ont créé un lien entre les étudiants et les intellectuels des deux pays. Après la guerre, la littérature coréenne avait pris acte, elle aussi, de la séparation entre le Nord et le Sud : la littérature nord-coréenne se muait en propagande pour le parti et pour le Grand Leader, celle du Sud se transformait

en tribune anticommuniste quand elle ne se complaisait pas dans l'esthétisme, loin du monde réel. C'est après la révolution des étudiants que les courants littéraires étrangers ont rapidement pénétré la Corée, mais en passant par le Japon. Les littératures classiques et modernes du Japon sont arrivées en traduction, ainsi que la littérature contemporaine, les romans de genre et les romans historiques ; il en est allé de même pour les revues féminines, les revues littéraires et celles consacrées aux beaux-arts. Les livres occidentaux arrivaient *via* le Japon, les librairies, les vendeurs de rue, les bouquinistes abondaient. Des collections de littérature mondiale voyaient le jour en grand nombre, beaucoup d'ouvrages de penseurs étaient publiés. C'est lorsque j'étais étudiant que j'ai découvert la littérature japonaise moderne ouverte sur le monde d'après-guerre, fenêtre qui m'a permis de voir au-delà des murs dans lesquels mon pays était enfermé. Les Coréens ont eu accès à la littérature occidentale contemporaine en se servant de la littérature japonaise comme de grosses pierres permettant le passage entre les deux rives d'une rivière. Cela leur a permis de s'affranchir des modes de pensée intériorisés des colonisés. C'est aussi à ce moment-là que des revues littéraires nationales sont apparues pour diffuser la littérature contemporaine coréenne sur la scène mondiale.

Ôe Kenzaburô s'est impliqué très activement dans les mouvements solidaires en faveur de la paix, contre la guerre au Vietnam, contre l'incarcération d'écrivains ici et là dans le monde comme Kim Ji-ha, ainsi que dans les actions menées par les associations japonaises. Homme modeste et réservé, il a maintenu la même ligne de conduite tout au long de sa vie. Il m'a dit d'emblée : « Je vous envie beaucoup de vivre dans un pays où il y a tant de choses à dire. » Je lui ai, autant que je me souvienne, répondu un peu brutalement que c'était être condamné à mener une vie toute de méandres et de souffrances, et que j'enviais plutôt sa liberté à lui. Il a ajouté qu'il n'était pas du tout un homme fort et qu'il tentait de subsister du mieux qu'il pouvait. Qu'il avait un enfant handicapé et que son couple connaissait bien des difficultés au quotidien. Mais que c'était grâce à cet enfant qu'il avait pu être écrivain et tenir bon. Il parlait très sereinement. J'ai été très touché par ses paroles et je me suis senti un peu honteux de la brutalité de la réponse que je lui avais faite.

J'ai dû me rendre, dans la foulée, dans le Kansai, région en quelque sorte plus importante que Tokyo pour ce qui concerne les Coréens du Japon. Répondant à des invitations de résidents coréens et d'associations japonaises, j'ai donné des conférences à Osaka, Kyoto, Kobe et Nara. A Osaka, Yang Kwan-soo, un étudiant en doctorat qui avait épousé une Coréenne du Japon, avait déjà tout préparé. C'est Cho Seung-u qui l'avait contacté. Yang était arrivé au Japon avant le soulèvement de Gwangju. Lorsqu'il était étudiant à l'université nationale de Séoul, il avait fait de la prison pour avoir participé à des manifestations contre la réforme constitutionnelle Yusin[47] de Park Chung-hee. Maintenant, il se sentait désolé de passer du bon temps à l'étranger. Sa sensibilité était d'autant plus à vif qu'il était originaire de la province du Jeolla dont Gwangju est la capitale. Au cours des derniers mois, il avait mis au point, avec l'aide de membres de l'Association des jeunes Coréens du Japon, la version japonaise d'*Au-delà de la mort, au-delà de l'obscurité du siècle*, qui raconte ce qui s'est passé pendant le soulèvement à Gwangju. Ce livre avait déjà été diffusé dans plusieurs régions par les associations des Coréens du Japon de gauche comme de droite et certaines associations japonaises. Mes conférences avaient naturellement pour thème « Le soulèvement démocratique de Gwangju et le mouvement en faveur de la démocratie en Corée », je n'avais guère le choix. Aux Etats-Unis aussi j'avais parlé de Gwangju, mais cela n'avait pas là-bas le même poids symbolique qu'ici.

Intervenir dans un pays où vit une communauté de plus de 600 000 Coréens du Sud et du Nord présentait un risque, peut-être plus grand qu'en Corée même où la confrontation militaire rendait le clivage clair. Chaque fois qu'il devait faire face à une crise politique, le gouvernement sud-coréen fabriquait de toutes pièces des affaires d'espionnage, la plupart du temps impliquant le Japon. La dangerosité était aussi due au fait que le gouvernement japonais avait adopté une politique de laisser-faire sans s'occuper des droits des Coréens vivant sur son sol.

Je me disais que ma conduite au Japon ne laisserait sans doute pas le gouvernement sud-coréen indifférent. Mais j'ai dominé mes craintes en pensant à tous ceux qui avaient péri à Gwangju. Faire

connaître la vérité sur Gwangju et le livre qui en rendait compte était une responsabilité que je ne pouvais pas laisser à d'autres.

Même si le public était partagé entre ceux qui avaient lu le livre et les autres, la salle entière, à la fin de mes conférences, était chaque fois plongée dans la tristesse et la colère. Une question qu'on m'a posée est restée gravée dans ma mémoire : « Cela fait quarante ans, depuis la Libération, que la Corée est partagée en deux, que pensez-vous de la Corée du Nord ? » La question pouvait paraître banale. Pourtant, tout Coréen, quand il s'entendait poser ce genre de question, se sentait obligé, s'il ne voulait pas l'esquiver, de répondre comme s'il s'agissait d'un acte de foi religieuse, en engageant sa conscience. A tout le moins, choisir un côté revenait à critiquer l'autre. Cela dit, si j'avais refusé de répondre, personne ne m'en aurait tenu rigueur : le public connaissait pertinemment l'emprise de la loi de sûreté en vigueur en Corée. J'ai avancé en guise de réponse : « Je ne suis pas pour la séparation. » Seulement, comme je n'étais jamais allé au Nord, je ne savais qu'ajouter. Une chose était sûre, moi et ma littérature étions les fruits de l'histoire du Sud. En ce sens, je pouvais dire que le Sud était mon destin.

Soudain, l'homme qui avait posé la question s'est écrié avec véhémence : « Vous voulez dire que notre patrie est condamnée à être divisée, qu'il faut nous résigner à vivre séparés ? Si un écrivain qui vit au Sud dit des choses pareilles, nous qui vivons dans un pays étranger, que devons-nous faire ? »

Yang Kwang-soo qui modérait la séance a glissé habilement une autre question, mettant fin à ce moment de gêne. Je m'étais habitué à répondre à ce genre de question au cours d'une conférence en Allemagne. Après une communication, quelqu'un avait levé la main pour me demander : « Vous critiquez d'un bout à l'autre la Corée du Sud, mais pourquoi ne critiquez-vous pas aussi le Nord ? » J'avais répondu sans hésiter : « Ce que je critique, ce n'est pas le Sud mais le régime militaire actuel. Il s'est approprié le pouvoir par un coup d'Etat militaire, ce n'est donc pas le gouvernement du peuple. De plus, je ne me suis jamais rendu au Nord, je ne connais pas grand-chose du Nord, je ne peux donc pas critiquer ce que je ne connais pas. Dois-je comprendre que vous m'invitez à aller voir le Nord ? »

L'homme qui avait posé la question était rouge de colère, il s'était rassis sans renchérir ; l'assistance, réjouie, avait applaudi. Plus tard j'ai appris qu'il était le patron d'un restaurant coréen, acoquiné avec l'ambassade de Corée du Sud, qui venait de temps à autre assister à des débats où il intervenait intempestivement.

Mon interlocuteur d'Osaka était peut-être de la Chongryon, l'Association générale des Coréens résidant au Japon, ou quelqu'un de neutre qui avait conservé la nationalité du Chosun, refusant de choisir entre le Sud et le Nord. Il appartenait sans doute à la première génération des Coréens du Japon, vu l'intérêt qu'il portait à la réunification. D'après sa façon de parler, il avait dû faire des études. J'ai retenu l'expression qu'il avait utilisée pour parler du Sud : « la patrie du Sud » au lieu de « la Corée du Sud ». Pour lui, le Nord devait être « la patrie du Nord ». J'en ai parlé avec Yang. Lui était persuadé que cet homme n'appartenait pas à la Chongryon, car les membres de cette association n'étaient pas assez frustes pour venir poser des questions aussi sensibles dans des réunions de l'autre camp.

« Vous voulez dire que notre patrie est condamnée à être divisée, qu'il faut nous résigner à vivre séparés ? » Cette question, je l'ai longtemps ressassée. Bien sûr, je ne pensais pas qu'il fallait se résigner. Mais les remords m'ont rattrapé : j'étais très attentif, dans mes écrits et mes paroles, à ne pas enfreindre la loi de sûreté nationale tout en ne faisant pas grand-chose en faveur de la réunification. Quand on nous demandait notre opinion sur le Nord, comme nous avions tous peur de la loi de sûreté, nous nous contentions de dire : « Je n'aime pas le communisme. » Autrement dit, la réunification supposait que nous anéantissions le communisme… Mes pensées allaient aussitôt à tous ceux qui étaient morts au Sud et au Nord pendant la guerre de Corée, à ceux qui avaient été exécutés pour avoir bravé les mises en garde contre le Nord, aux citoyens qui avaient été tués à Gwangju pour avoir réclamé la démocratie. Si je m'inclinais devant les exigences de la loi de sûreté, je n'étais plus rien, et surtout pas un écrivain.

Avec les jeunes Coréens du Japon, j'ai discuté de la possibilité de monter une troupe pour interpréter une pièce de théâtre de rue. Avant de recruter des acteurs volontaires, nous avons décidé de constituer

un comité d'organisation avec des personnes qui avaient un peu de poids dans la société, habitude très coréenne comparable à l'érection d'une clôture, étape préalable à la construction d'une maison. Nous avions d'abord besoin de locaux pour le comité, que nous espérions pouvoir garder de façon permanente après la représentation. Quand j'ai exposé mon projet, mes amis japonais ont gardé un grand silence en me fixant d'un air totalement hébété, avant de tourner la tête en haussant les épaules.

Grâce à l'entremise du professeur Ito Narihiko, j'ai rencontré Harada Shigeo, un homme d'affaires japonais qui avait fait fortune dans l'immobilier. Il possédait des immeubles dans le centre de Tokyo, ainsi que plusieurs complexes d'appartements et des immeubles de rapport à l'étranger. Je ne savais pas comment cet homme avait été amené à soutenir Kim Dae-jung, toujours est-il qu'il s'intéressait sincèrement à la lutte pour la démocratie en Corée. Il faisait des dons à des associations japonaises tout en fréquentant les députés du PLD. Accompagné de Cho Seung-u et d'Ito Narihiko, je lui ai rendu visite dans son bureau situé dans le quartier de Waseda. Harada nous a reçus avec un jovial franc-parler, en disant qu'il était trop riche pour être de gauche. Nous lui avons expliqué qu'il était plus que nécessaire de donner des repères culturels aux Coréens du Japon, divisés entre tenants du Sud, du Nord et de l'entre-deux, désignant ainsi ceux qui avaient opté pour la nationalité japonaise.

Harada Shigeo nous a invités à dîner. C'est lui-même qui a pris l'initiative de nous révéler comment il avait été amené à soutenir les associations venant en aide à Kim Dae-jung. Il s'était trouvé par hasard dans une conférence où Kim Dae-jung évoquait sa vision du processus de démocratisation de la Corée et, plus tard, il avait appris que, candidat à la présidence, il avait été enlevé au Japon par les nervis de la KCIA. Bien que n'étant pas du genre à se poser beaucoup de questions et ne connaissant pas grand-chose en dehors des affaires, il avait trouvé fâcheux, outrageant même, qu'on fasse intrusion dans son pays pour enlever un invité. C'est pourquoi il avait décidé d'apporter son aide à cet invité. C'est pourquoi aussi il s'était intéressé au mouvement pour la démocratie en Corée. Il a mis un appartement à notre disposition près de la station de Takadanobaba dans le quartier

de Waseda. Bien entendu, sans loyer et sans limite de durée. Nous nous sommes dépêchés de monter notre comité.

Je suis allé à la rencontre des Coréens du Japon et de personnalités japonaises. Tous avaient des opinions très tranchées. Lee Hoe-sung, romancier d'origine coréenne, était un auteur bien connu au Japon depuis qu'il avait obtenu le prix Akutagawa[48]. De huit ans mon aîné, donc de l'âge d'Ôe Kenzaburô, c'était un homme aimable aux airs de jeune garçon. Fuyant Sakhaline après la guerre, ses parents s'étaient réfugiés dans l'archipel. Mais ayant dû transiter dans un camp, ils n'avaient pu retourner au Nord. Leur fils avait fait ses études à Hokkaido et à Tokyo. Dans sa jeunesse, il avait travaillé en tant que journaliste pour un journal favorable à la Chongryon, dont il s'était retiré quand il avait compris ce qu'était la réalité du retour des Coréens du Japon au Nord ; ce retour avait été autorisé à la suite d'un accord entre les gouvernements japonais et nord-coréen.

Lee Hoe-sung avait adhéré à cette association comme son père, mineur originaire de la province du Hwanghae au Nord, lequel avait choisi la nationalité nord-coréenne en gagnant le sol japonais. Après avoir quitté la Chongryon, Lee n'avait pas choisi la nationalité sud-coréenne, il avait opté pour le Chosun. Sous ce nom ambigu s'étaient rangés les résidents coréens du Japon qui ne voulaient se dire ni du Nord ni du Sud ainsi que ceux qui avaient franchi le détroit entre la Corée et le Japon à l'époque coloniale, quand la Corée était encore le royaume du Chosun. Apprendre de ceux qui étaient partis au Nord ce qu'était la vie là-bas avait provoqué, chez Lee Hoe-sung, un terrible traumatisme. Il nourrissait à l'égard du Nord et de la Chongryon une profonde amertume. C'est la raison pour laquelle, lorsque je l'ai appelé à Tokyo à mon retour du Nord, il m'a dit froidement : « Aujourd'hui, je suis engagé sur un tout autre chemin que vous. » J'ai parfaitement compris ce qu'il voulait dire, et je n'ai pas voulu tenter de lui fournir des explications. Je me disais qu'il fallait faire preuve de compréhension, qu'il est facile de trancher « quand on n'est pas dedans », que les choses deviennent très compliquées « quand on est dedans ». Plus tard, il s'est rendu au Sud à plusieurs reprises, et il a fini par opter pour la nationalité sud-coréenne. Un choix dicté par le réalisme, ai-je pensé. La vie d'un écrivain n'est pas un chemin tracé

tout droit, il oblige parfois à des détours compliqués comme dans un labyrinthe.

Kim Seok-beom, connu au Japon sous le nom de Sekihan Kin, romancier d'origine coréenne né à Osaka, était en train de livrer son roman-fleuve *L'Ile volcanique*[49] sur le soulèvement de la population de l'île de Jeju le 3 avril 1948[50]. Dans son enfance, il avait vécu quelque temps à Jeju, pays natal de son père. Il avait été frappé par la beauté de l'île, ainsi que par la pauvreté de ses habitants et la dureté de leurs conditions de vie. L'idée de ce roman lui était venue quand il avait rencontré des rescapés du soulèvement arrivés à Osaka en barque.

Il avait dix-huit ans de plus que moi, il avait déjà l'air d'un homme âgé quand je l'ai vu pour la première fois. Il m'a emmené dans la rue des restaurants de Chosun dans le quartier d'Ueno à Tokyo. Vu le menu placardé sur le mur, c'était un restaurant de spécialités de Jeju. Il a tout simplement dit à la patronne : « Un plat pour deux ! » Un bol rustique de cochonnet haché nous a aussitôt été servi. On aurait dit une soupe de sang. Ce met, savouré par les natifs de Jeju, n'avait pour moi rien de ragoûtant. Le cochonnet est tué dans son placenta en même temps que la mère, puis haché menu avec des épices. A cause du liquide amniotique, cela ressemble plus à un potage qu'à du sashimi. Kim Seok-beom avait sans doute voulu me placer face à un défi. Mais, avec du *soju*, ça pouvait s'avaler. Le vagabond que j'étais avait foulé les coins les plus reculés de la Corée, ce qui faisait que j'avais été initié à ce met. La cuisine locale comprend bien des plats jugés cruels par les étrangers. Comme j'ai avalé sans hésiter le contenu de mon bol, le vieil écrivain a paru surpris. Il avait dû penser que je déclarerais forfait. J'ai mangé de bon cœur pour faire plaisir à mon aîné qui s'était amusé à inviter son jeune ami à prendre part à un festin barbare.

Kim Seok-beom a vécu et vit toujours, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, avec la nationalité du Chosun ; il n'a quitté le Japon qu'une seule fois, pour un voyage en Corée du Sud en 1988, mais depuis, le gouvernement conservateur lui a refusé tout visa d'entrée en raison de sa nationalité. Lorsque Lee Hoe-sung avait renoncé à la nationalité du Chosun pour opter pour la nationalité sud-coréenne, Sekihan Kin

avait vivement critiqué son compatriote et confrère dans des débats publics envenimés.

L'écrivain japonais Oda Makoto[51] était quelqu'un que je connaissais depuis longtemps. Jeune homme, il avait beaucoup circulé dans le monde alors que peu de Japonais pouvaient quitter l'archipel. Pour protester contre la guerre au Vietnam, il avait constitué la Ligue des citoyens pour la paix au Vietnam. Il s'était beaucoup occupé des soldats américains qui profitaient de vacances au Japon pour déserter le Vietnam. Il les mettait à l'abri avec l'aide d'intellectuels et de citoyens, lesquels les prenaient en charge jusqu'à ce qu'ils puissent gagner un pays tiers. Il avait aussi soutenu activement la lutte pour la démocratie en Corée aux côtés de Kim Ji-ha et Kim Dae-jung. Il avait en particulier joué un rôle décisif dans l'attribution du prix Lotus[52] à Kim Ji-ha, dont il serait plus tard à son tour récipiendaire. Son parcours brièvement évoqué ici montre à quel point cet homme qui a arpenté le globe avait le souci, dans ses livres, de traduire la réalité du monde.

J'ai appris plus tard que, dans le milieu des années 1970, il avait tenté de me faire inviter par Amnesty Japon. Il avait lu ma nouvelle *Rêver de cochons* et *La Réalité du travail sur le site industriel de Guro*, que j'avais rédigé après y avoir occupé un emploi. Il avait souhaité me rencontrer à cette occasion, mais son projet n'avait pas abouti.

Chung Kyung-mo[53], né en 1924, est de la génération de mon père. Avant que je quitte les Etats-Unis, quelqu'un m'avait prévenu contre lui dans une réunion de protestants en me disant que c'était un homme dangereux et que je ne devrais pas le rencontrer si j'allais au Japon. Une autre personne avait tenu des propos complètement à l'opposé : c'était quelqu'un de fiable, un exilé solitaire qui ne faisait partie d'aucune association. La lecture de son livre *Impressions d'un Coréen* m'a donné très envie de le rencontrer. Il éditait alors une petite revue, *La Force d'un grain*, tout en participant à diverses associations coréennes et japonaises. Il présidait notamment l'Association à la mémoire de Yo Un-hyeong[54]. La ligne défendue par Yo, à savoir la cohabitation de la gauche et de la droite, l'exposait aux coups venant des deux côtés. Il a fini assassiné par un membre de la Baikuisa (Terreur blanche),

organisation terroriste de droite manipulée par la KCIA. Si Chung Kyung-mo a tenu à commémorer sa mémoire, c'est certainement pour sa politique en faveur de la réunification. Chung est un homme de principes, ainsi que le reconnaît son entourage, ne faisant jamais le moindre compromis. Homme de science, il a une connaissance étendue et éclairée de la culture et des arts, mais aussi des questions d'actualité concernant la péninsule dans ses relations avec les Etats-Unis, le Japon et la Chine.

Quand Chung a été enrôlé comme interprète au service de l'état-major du général MacArthur pendant la guerre de Corée alors qu'il était encore étudiant à l'université Emory, Mun Ik-hwan, qui deviendra le révérend qui le mariera à une Japonaise, étudiait la théologie, lui aussi aux Etats-Unis, avant d'être utilisé également en tant qu'interprète par l'armée américaine. Chung Kyung-mo a toujours appelé le révérend Mun son grand frère. Je ne connaissais pas grand-chose de la vie privée de Chung. C'est en lisant son livre *Le Paysage déchiré* que j'ai compris comment il avait été amené à vivre au Japon. Plus calculateur et dégourdi, il aurait pu mener une vie confortable et tranquille. Mais, à aucun moment décisif il n'a choisi la voie de la facilité, n'écoutant que sa conscience. Tout d'abord, il a refusé de se montrer excessivement coopératif avec l'armée américaine lorsqu'il travaillait à Panmunjeom comme officier interprète pendant la guerre. Il ressentait douloureusement l'humiliation subie par le peuple coréen. Ce devait être ce même sentiment qu'éprouvait le professeur Rhee Young-hee lorsqu'il servait d'interprète dans un pays partagé en deux. J'avais, quant à moi, ressenti la même chose quand, dans la guerre au Vietnam, j'avais dû servir l'armée coréenne sous le drapeau américain. Compte tenu de la corruption et des trafics en tous genres qui minaient la société à l'époque, Chung devait être en désaccord constant avec ses collègues et ses supérieurs, et vivre au milieu de perpétuels conflits. Quand Park Chung-hee a imposé sa réforme constitutionnelle Yusin qui pérennisait son mandat, Chung a décidé d'aller vivre au Japon. Dès son arrivée dans l'archipel, il a adhéré à la Ligue pour la promotion de la démocratie en Corée et la réunification (Hanmintong) et édité une revue, qu'il a ensuite abandonnée pour s'adonner à l'écriture solitaire non sans garder la même ligne

de conduite. Il s'est cantonné à vivre dans la situation précaire d'un homme « en marge », sans passeport ni visa. En tant qu'exilé coréen, il ne jouissait pas de la liberté de se déplacer ; son épouse japonaise avait suivi son exemple en optant pour la nationalité coréenne. Vivre au Japon dans une situation de neutralité, sans opter pour le Sud ni le Nord, était un choix qui mettait sa vie en danger. Je me suis lié d'une amitié plus profonde avec lui lorsque, en 1989, nous sommes allés ensemble au Nord.

Grâce au concours de Coréens et de Japonais de diverses associations, nous avons mis en place un comité d'organisation présidé par Lee Hoe-sung afin de monter la pièce *Le Rite chaman pour la réunification – Quand la montagne verte crie à tue-tête*, déjà présentée aux Etats-Unis. Une fois ce comité constitué – la clôture autour du chantier –, nous avons donné une conférence de presse pour attirer l'attention sur notre projet avant de passer au recrutement des acteurs. Tout Coréen résidant au Japon pouvait se porter candidat, quelle que soit sa nationalité. Des auditions ont été organisées dans les locaux de la troupe de théâtre japonaise Kuro Tent (Black Tent), mis à notre disposition pour l'occasion. Une centaine de jeunes se sont présentés. On s'était donné pour principe, du moins au début, de sélectionner prioritairement les jeunes sachant parler coréen, mais, sur la remarque de l'un d'eux, nous avons abandonné cette règle car elle favorisait à l'excès les membres de la Chongryon. Ceux-ci recevaient des cours de coréen dans leurs écoles, alors que ceux de la Mindan, scolarisés dans les écoles japonaises, ne parlaient pas ou peu le coréen : ils n'avaient de cette langue que les connaissances rudimentaires acquises à la maison dans leur enfance. Certains de la deuxième ou troisième génération s'étaient quand même efforcés d'apprendre le coréen par fidélité à leurs origines ou par nécessité après le lycée.

Je n'avais pas d'idée très précise, au début, sur la Ligue pour la promotion de la démocratie en Corée et la réunification mais j'ai appris, en en parlant avec les uns et les autres, comment elle avait été fondée ; j'ai appris aussi qu'elle était accusée d'avoir monté des affaires d'espionnage. Ayant subi au fil du temps les attaques de la dictature et ayant son siège à l'étranger, elle avait fini par adopter

une attitude plus ouverte à l'égard du Nord. Cela dit, aux yeux des militants du Sud, ses activités restaient suspectes.

Cette ligue s'était constituée pour lutter contre le général Park Chung-hee qui, lors des élections présidentielles de 1971, l'avait emporté de très peu, grâce à des fraudes, sur Kim Dae-jung, et avait ensuite pérennisé son mandat par sa réforme constitutionnelle. Elle avait été fondée le 6 juillet 1973 à Washington, et Kim Dae-jung, alors en exil, en avait été élu le premier président. Mais, venu à Tokyo pour y créer une branche de cette ligue, il avait été enlevé par des agents de KCIA. Des personnalités de la Mindan avaient alors déployé leurs efforts pour le sauver et c'est ainsi qu'ils avaient fondé, le 15 août, le bureau de Tokyo de la Ligue. Celle-ci, dont l'objectif était de soutenir les engagements de Kim Dae-jung en faveur de la démocratisation et de s'opposer à la dictature militaire, fut accusée dès le début de soutenir la dissidence et d'être, en conséquence, pro-Corée du Nord.

Le gouvernement coréen s'appuya sur une affaire d'espionnage fabriquée de toutes pièces pour accuser la ligue d'être un organe agissant contre l'intérêt national. Kim Jeong-sa et Yu Seong-sam, deux Coréens du Japon venus faire des études à Séoul, furent arrêtés par les services de sûreté de l'armée en avril 1977, détenus illégalement et mis en examen en juin de la même année. Le 19 juin 1978, la Cour suprême condamna Kim Jeong-sa à dix ans de prison et Yu Seong-sam à trois ans et demi, sans oublier, au passage, de déclarer la ligue ennemie de la nation. Ce verdict allait être repris parmi les chefs d'accusation visant Kim Dae-jung pour le condamner à mort : à la tête d'une organisation œuvrant contre l'intérêt national, il avait appelé la population à se soulever. Plusieurs dizaines d'années plus tard, en 2010, la Commission pour la vérité et la réconciliation a montré que cette affaire avait été montée par la KCIA et que les victimes étaient passées aux aveux, contraintes et forcées. Saisie par Kim Jeong-sa et Yu Seong-sam, qui avaient tous deux purgé leur peine pour atteinte à la sûreté de l'Etat, la section 8 du tribunal correctionnel de Séoul a blanchi les deux condamnés le 23 septembre 2011 en déclarant que les aveux obtenus par la contrainte et sous la torture dans le cadre d'une arrestation effectuée sans le mandat d'une autorité de justice civile ne pouvaient être regardés comme des preuves constituant un crime.

Une autre association, la Ligue de la jeunesse coréenne du Japon (Hancheong), constituée initialement sous l'égide de la Mindan, s'était détachée de cette dernière pour soutenir plus activement le mouvement démocratique et manifester sa solidarité avec les activistes, cela à peu près dans le même temps que se créait la Ligue pour la promotion de la démocratie en Corée et la réunification. Cette Ligue de la jeunesse coréenne du Japon a été, elle aussi, cataloguée par les autorités sud-coréennes comme étant un organisme œuvrant contre l'intérêt national. Parmi ses membres, on comptait de jeunes étudiants mais aussi des salariés trentenaires qui parlaient assez bien le coréen et qui étaient abonnés à des revues coréennes, peut-être sous l'influence de leurs parents.

Dès le début de notre campagne de recrutement d'acteurs, nous avons affirmé que quiconque aimait la culture coréenne pouvait participer ; nous avons sélectionné les jeunes les plus enthousiastes et talentueux, puis recruté quelques bénévoles qui serviraient de permanents chargés d'assurer la gestion de la troupe. Au total, nous disposions d'une cinquantaine de jeunes. Certains étaient venus du Kansai, d'Osaka et de Kyoto.

Avant de monter la pièce, nous avons placardé une enseigne : *Centre d'études de la culture coréenne*. La troupe a été baptisée Hanuri (Tous ensemble). Pendant que Yang Kwang-su préparait l'ouverture d'un autre centre dans le Kansai afin de toucher les villes d'Osaka, Kyoto, Nara et Kobe, nous avons donné nos premières représentations à Tokyo. Elles ont eu lieu pendant trois jours, début mars, après deux mois de répétition, dans l'auditorium du Conseil général de la fédération des syndicats du Japon. Le premier jour, malgré une neige printanière exceptionnelle qui avait provoqué de gros embouteillages, le public était au rendez-vous : la salle était pleine à craquer. La scène était un espace ouvert au milieu de la salle, entouré de tous les côtés par le public. L'absence de distance entre les acteurs et le public favorisait les échanges en une joyeuse synergie. C'était la copie conforme des représentations que nous donnions naguère en Corée sur les sites industriels ou les places de marché, sur tout espace un peu dégagé se prêtant à un spectacle de théâtre depuis la nuit des temps.

Dans le hall d'entrée, des membres de chaque association distribuaient brochures et pamphlets. Après chaque représentation, nous passions la soirée avec le public, dansant, partageant des gâteaux de riz et des morceaux de tête de porc, buvant du *makgeolli*. Des représentations ont eu lieu ensuite à Osaka et Kyoto. La pièce, une sorte de rite chamanique pour la réunification, a provoqué des remous dans l'archipel.

Nous étions inquiets car des gens d'extrême gauche, qui menaient des activités souterraines, étaient venus distribuer des tracts. Ils avaient lancé une roquette contre un poste de police d'Osaka. Certes, leur missile était du genre fusée de feu d'artifice, mais ils avaient réussi à faire parler d'eux et couler beaucoup d'encre.

J'ai pu constater que les citoyens japonais aspiraient vivement, eux aussi, au changement. Bien qu'on y fût beaucoup plus libre qu'en Corée, la société japonaise n'avait pas atteint une forme très avancée de démocratie. Au cours des cent dernières années, depuis la réforme Meiji, le Japon était devenu une société moderne, mais cette modernité était entravée par une forme de fascisme représentée par la position de l'empereur en son centre. Cette démocratie n'a pas été réalisée par la base, comme dans les pays occidentaux, qui ont promu la liberté, les droits de l'homme et l'égalité. Une classe de privilégiés jouissait d'un immense pouvoir et disposait d'un capital énorme constitué depuis l'époque impériale. Elle a prospéré pendant la période de l'après-guerre en tirant profit de la politique de guerre froide des Etats-Unis en Asie de l'Est. La démocratie japonaise n'a pas été acquise par le combat du peuple mais concédée par l'armée d'occupation américaine après la défaite du Japon. Pendant la guerre de Corée, le Japon, base logistique de l'armée américaine, a reçu une aide considérable qui lui a permis de se reconstruire rapidement et de surpasser rapidement ses résultats économiques d'avant-guerre. Une dizaine d'années plus tard, pendant la guerre du Vietnam, les besoins en soutien logistique de l'armée américaine ont été tels qu'ils ont permis au Japon de rejoindre d'un bond les pays avancés. Le pays, entré dans une modernité bancale sans avoir eu réellement le temps de la réflexion et de l'introspection, évoluait vers une structuration dangereuse pour lui-même. Le parti au pouvoir, solidement enraciné, se maintenait aux commandes depuis

plusieurs dizaines d'années sans jamais s'effacer ; la presse, libre en apparence, n'arrivait pas à s'affranchir des limites qui s'imposaient à elle. Bref, la dictature pour le développement de la Corée suivait scrupuleusement le modèle japonais en marche vers la modernisation du capitalisme, quand la division du pays est venue faire dévier la Corée du chemin suivi par le Japon.

—

Le 9 mai 1986, je suis rentré en Corée. J'étais attendu à l'aéroport par mes amis Lee Myong-jun et Choi Yeol ainsi que par des connaissances appartenant à diverses organisations qui redoutaient mon arrestation immédiate. Les agents de la KCIA, aux aguets, m'ont en effet tout de suite arrêté pour m'emmener à leur siège de Namsan. J'ai fait l'objet d'une enquête approfondie sur mes activités pendant mon périple en Europe, aux Etats-Unis et au Japon. Devant le siège de la KCIA, l'Association des écrivains pour la libre pratique de la littérature, organisme progressiste, s'est mise à manifester. Au cours du symposium du PEN Club international qui se tenait à Hambourg, les écrivains allemands, américains et japonais qui m'avaient côtoyé dans les événements que nous avions organisés en Allemagne et qui connaissaient bien mes activités, ont demandé ma libération. A la différence du PEN Club des autres pays, celui de Corée s'est de tout temps fait le porte-parole du gouvernement, comme c'est encore le cas aujourd'hui. A la tribune du symposium de Hambourg, la présidente du PEN Club coréen, Jeon Sook-hee, expliquait que Hwang Sok-yong faisait objet d'une enquête pour des raisons politiques et non pas littéraires. Günter Grass, furieux, est monté sur le plateau pour lui arracher le micro des mains. C'est de la plume de l'écrivain Jeong Eul-byeong, vice-président du PEN Club coréen, que j'ai appris ce qui s'est passé à Hambourg. Les écrivains japonais m'en ont aussi parlé plus tard. Faut-il y voir l'effet du soutien de mes confrères ou bien était-ce par souci de ne pas faire trop de bruit autour de l'affaire de Gwangju, j'ai été relâché sans être mis en examen. Le directeur de la KCIA était Jang Se-dong, connu pour être le bras droit du président Chun Doo-hwan.

Quand je préparais nos spectacles de théâtre aux Etats-Unis, j'avais besoin d'un chorégraphe qui connût les mélodies et les rythmes traditionnels coréens : on m'a mis en contact avec Kim Myeong-su. Cette chorégraphe, qui avait fait ses études à l'école de danse de Martha Graham, menait une carrière aux Etats-Unis. Après avoir appris la danse classique très jeune, elle s'était spécialisée en danse moderne dans une université coréenne, puis s'était initiée à la danse des moines et à la danse des chamans, le Taepyeongmu (danse de la Grande Paix). Aussi connaissait-elle très bien les mélodies et les rythmes traditionnels, ainsi que le théâtre de rue. C'est grâce à elle, avec qui j'étais devenu intime, que nous avions pu monter nos représentations à New York. Quand je me suis rendu au Japon, Cho Seong-u, au courant de notre relation, l'a contactée pour l'inviter à venir préparer avec nous nos représentations. Comme elle avait prévu de rentrer en Corée, elle s'est arrangée pour s'arrêter au Japon afin de nous aider. *Le Rite chamane pour la réunification* donné au Japon a été monté avec son précieux concours. C'est ainsi que j'ai été amené à travailler encore six mois à ses côtés.

Après les représentations au Japon, notre entourage craignait que nous ne soyons arrêtés tous les deux à notre arrivée à Séoul. Nous avons pensé que, puisqu'elle était seulement la chorégraphe du projet, elle risquait moins que moi. Elle rentrerait donc avant moi. De fait, elle n'a pas été ennuyée à son retour. Plus tard, m'a-t-elle dit, un agent de la KCIA est quand même venu l'interroger pendant quelques heures dans le café d'un hôtel au centre-ville, lui épargnant un interrogatoire en bonne et due forme.

Libéré de la salle d'interrogatoire au sous-sol du siège de la KCIA à Namsan, j'ai regagné ma maison à Gwangju après un an d'absence. Hong Hee-yun m'a accueilli tendrement, comme si de rien n'était. Le lendemain, quand les enfants sont partis à l'école et que nous n'avons plus été que tous les deux, elle m'a dit qu'elle était au courant de ce qui s'était passé entre Kim Myong-su et moi. Elle a ajouté qu'il lui fallait se concentrer désormais sur l'essentiel, s'occuper au mieux de nos enfants, Ho-jun, qui allait au collège et approchait de l'âge délicat de la puberté, et notre fille Yeo-jeong, encore à l'école primaire. Au cours de cette année, elle avait beaucoup réfléchi.

Je lui ai parlé en toute franchise de ma relation avec la chorégraphe. Les rumeurs qu'elle avait entendues disaient donc vrai. Elle avait l'air infiniment triste. Je devais vraiment être un idiot à cette époque, ou je me suis laissé dominer par un sentiment de fatalisme. Ce n'est pas dans mon tempérament de nier ce qui s'est passé. Je me suis demandé s'il ne valait pas mieux que j'aille m'enterrer dans un trou à la campagne pendant six mois, pour écrire et me donner le temps de la réflexion, avant de revenir à la maison. Mais elle, qui avait souffert d'un mari infidèle qui mangeait et dormait ici et là, elle semblait avoir pris sa décision de manière irrévocable.

Alors que les enfants se réjouissaient de mon retour, Hee-yun ne m'adressait plus la parole, elle préparait à manger pour nous avant de s'éclipser dans une autre pièce. Les enfants ont très vite compris ce que signifiait cette drôle d'atmosphère. La situation devenant de plus en plus intenable, j'ai décidé d'accepter sa décision. J'aurais dû essayer de faire preuve de plus de compréhension. Connaissant son tempérament, je savais à quel point elle souffrait d'avoir été trahie et quels efforts elle déployait pour ne rien laisser paraître de sa fureur et de sa rancune, rien d'autre que du silence – et pourtant c'est moi qui trouvais insupportable la situation !

J'ai décidé de quitter le foyer en laissant tout à Hee-yun, les enfants[55] et les droits d'auteur de *Jang Gilsan*, le roman-feuilleton qui nous rapportait le plus à l'époque. Hee-yun s'est procuré un formulaire de demande de divorce, nous l'avons rempli avant d'aller le soumettre ensemble au tribunal. Un juge a vérifié de manière très bureaucratique notre volonté commune de mettre fin à notre mariage. Il nous a fallu supporter avec beaucoup de patience un fort déplaisant tutoiement lorsqu'il nous posait ses questions. Hee-yun m'a dit, comme si, en manifestant son dépit, elle voulait me consoler : « C'est sa manière de nous insulter. »

Avant de quitter la maison, j'ai emmené Ho-jun au bain public. Ce fils déjà grand, je ne pouvais pas le laver moi-même comme autrefois. En sortant du bain, je lui ai dit pendant que nous marchions : « J'ai décidé de me séparer de maman. Comme je ne serai plus avec vous, c'est toi qui dois protéger ta mère et ta petite sœur. » Il a toujours été un garçon très calme, même petit. Il m'a demandé si je les quittais

pour toujours, s'ils ne pourraient plus me revoir. Je l'ai rassuré, je passerais les voir de temps en temps bien que vivant ailleurs, et je les aimais, lui et sa sœur.

Le jour où je m'apprêtais à quitter la maison, alors que je préparais ma valise, Hee-yun m'a dit qu'elle m'enverrait mes affaires et mes livres lorsque j'aurais trouvé un endroit où m'installer. Elle s'efforçait de ne pas laisser paraître d'émotion, mais quand je me suis retourné dans la ruelle, elle était encore sur le pas de la porte à me regarder m'éloigner. C'est ainsi que j'ai quitté ma famille. C'était l'été 1986, après quinze ans de mariage.

Un mois plus tard, j'ai reçu un appel de Hong Seong-dam, un ami peintre. Un ami vraiment très proche, que mes enfants appelaient tonton. Il a vérifié ma nouvelle adresse et, le soir même, mes cartons arrivaient. Dedans, il y avait mes livres, mes étagères, les cadres, mes mémos, mes albums de photos… Comme toujours, Hong Hee-yun avait fait les choses à la perfection. J'ai raccompagné mon ami peintre jusqu'à l'enceinte du complexe d'appartements. Au moment de partir, il a éclaté en sanglots, s'agrippant à mon bras. Il pensait qu'on s'était juste chamaillés, que ça n'aurait pas dû dégénérer comme cela. En rangeant mes affaires, j'ai découvert dans mes albums des emplacements vides : des photos avaient été enlevées ou coupées. Elle avait voulu s'arracher de ma mémoire. Moi, je devais désormais mener une vie nouvelle sans elle.

PRISON 1

Mis en examen au milieu de mai, après un mois d'enquête, j'ai pu trouver enfin un peu de calme en prison. J'avais été arrêté le jour même de mon arrivée à Séoul, le 27 avril 1993, cela faisait déjà trois mois que j'étais enfermé. Jusque-là, tout de suite après mon petit-déjeuner, on me menottait, on me passait des cordes aux bras et aux poignets pour m'emmener chez le procureur en car de police avec d'autres détenus. Depuis la maison d'arrêt d'Euwang, on passait au carrefour de la faculté de pédagogie pour enfiler plus loin la rue qui montait en direction du bureau des procureurs. Cet itinéraire, je le connaissais bien, pourtant le paysage aperçu à travers la fenêtre protégée par un grillage métallique me paraissait étrange. Les femmes et les hommes qui attendaient aux feux, les jeunes qui causaient en fumant sur les trottoirs me semblaient appartenir à un autre monde, comme si j'avais sous les yeux les scènes d'un film où je n'allais pas pouvoir me glisser, que je n'allais pas même pouvoir approcher.

Le procureur passait le procès-verbal en revue phrase par phrase, désireux de me voir reconnaître tous les éléments consignés afin de m'imputer le plus grand nombre de chefs d'accusation possible. J'acquiesçais pour la quasi-totalité des faits sans rechigner, mais certaines choses n'étaient pas acceptables du tout. Vers la fin de l'interrogatoire dans les locaux de la Sûreté, un enquêteur assurant la permanence de nuit est venu me voir. Il m'a demandé ce que je pensais de certaines personnalités de la Jeonminryeon (Fédération nationale du mouvement du peuple et de la démocratie). C'était un homme petit, à la voix grave et parlant bas, d'une assez bonne présentation

qui eût parfaitement convenu à un instituteur. J'ai voulu savoir ce qu'il ferait de mes réponses : il garderait tout cela pour lui, ce seraient des souvenirs personnels. A une demande aussi vague, j'avais bien du mal à répondre. Je me souvenais tout de même d'avoir lu des choses sur des dissidents, publiées dans une revue d'actualité quand j'étais à New York quelques mois plus tôt. J'ai couché sur le papier deux ou trois lignes sur le journaliste Lee Bu-yong, archétype de l'intellectuel, main de fer dans un gant de velours, Kim Geun-tae, qui avait monté une association de jeunes démocrates, homme généreux, fidèle à ses convictions, le type même du leader, Jang Gi-pyo, homme d'une grande souplesse politique, faisant preuve d'une profonde compréhension de la réalité et du mouvement populaire, et ainsi de suite, puis j'ai tendu ma feuille à mon enquêteur. Il a insisté pour que je donne plus de détails. L'enquête était close en ce qui me concernait, j'attendais la date où je serais convoqué devant le juge. Je lui ai fait comprendre d'un signe de la main que c'était tout. Il a encore insisté un peu, avant de renoncer. C'est ce papier qui maintenant figurait dans le procès-verbal : il était présenté comme s'il s'agissait de réponses que j'aurais faites à des questions posées par les Coréens du Nord quand j'étais là-bas. J'ai expliqué dans quelles circonstances j'avais rédigé ces esquisses de portraits, protestant contre cet ajout aux pièces à conviction. J'ai haussé le ton, le procureur également :

— Vous avez certainement dit des choses beaucoup plus importantes au Nord, ça, c'est rien du tout, n'est-ce pas ? J'ai lu quelque part que vous avez même dit qu'il y avait mille ogives nucléaires au Sud.

— C'était pour alerter l'opinion publique, dire qu'il fallait tout faire pour éviter la guerre, qu'une guerre anéantirait le peuple tout entier. Ces choses ont déjà été publiées dans la presse.

— Ces pièces-là vont juste servir de références, c'est tout.

De toute manière, j'étais visé par la totalité des articles de la loi de sûreté nationale rien que pour être allé au Nord. Le seul fait d'avoir été le porte-parole de l'Association coréenne pour la réunification suffisait pour requérir contre moi une peine très lourde, sous le prétexte que j'avais créé cette organisation à la demande de la Corée du Nord afin d'agir contre l'intérêt national. Harassé, je me suis dit qu'il voulait me faire condamner à mort. Eh bien, tant pis, je n'en pouvais plus.